Novembre - Décembre 1967 Atlanta No 12

Atlanta

fantastique . insolite . science-fiction

WALTER BECKERS, RAOUL DE WARREN, etc.

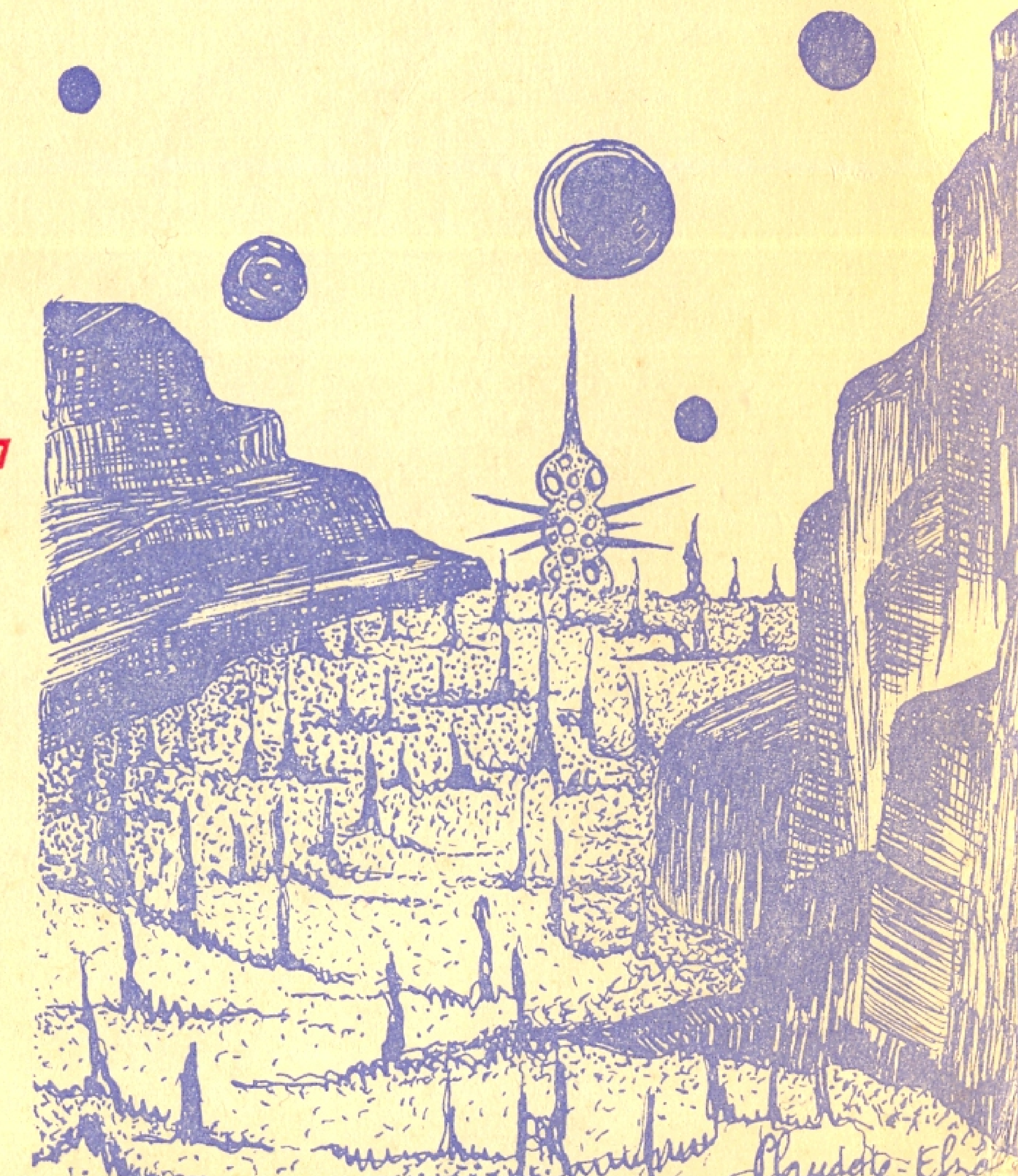
Bimestriel
4me Année

★

NOV.-DEC. 1967
N° 12

★

40 F.B.
4 F.F. ou S.
1 $



ATLANTA

REVUE DE LITTERATURE PARALLELE

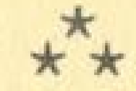
fantastique + insolite + science-fiction

DIRECTION — REDACTION — ADMINISTRATION :
Editions de l'A.E.L.P.
Association européenne des Littératures parallèles
a.s.b.l.
28, rue du Curé,
Moxhe-Ciplet (Prov. de Liège — Belgique).
Tél. : (019) 692.11
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.



Pour être sûr de recevoir ATLANTA régulièrement, versez le montant de l'abonnement au *C.C.P. Bruxelles 2198.98* de l'A.E.L.P. à Moxhe-Ciplet (Prov. de Liège - Belgique); ou au *C.C.P. Bruxelles 2.86* de la Banque de Bruxelles à Tirlemont (Prov. de Brabant - Belgique), en mentionnant au dos de votre ordre : POUR LE COMPTE T/05/39410 DE L'A.E.L.P. Vous pouvez aussi transmettre des mandats internationaux ou des chèques sur banques au nom de l'A.E.L.P.; ce que vous pouvez faire également au nom de la Banque de Bruxelles, à condition de ne pas omettre la mention ci-dessus en capitales.

Les centres français de chèques postaux acceptent les versements et virements pour la Belgique.



TARIF DES ABONNEMENTS :

Abonnement ordinaire : 200 f.b., 20 f.f. ou s. ou 5 $ par an. *Faites-vous membre de l'A.E.L.P. et vous recevrez gracieusement notre revue. Pour cela, versez une cotisation annuelle de :*

250 f.b., 25 f.f. ou s. ou 6 $ pour être membre adhérent;
600 f.b., 60 f.f. ou s. ou 12 $ pour être membre effectif;
1.000 f.b., 100 f.f. ou s. ou 20 $ pour être membre d'honneur.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à l'A.E.L.P.

ATLANTA

REVUE DE LITTERATURE PARALLELE

fantastique — insolite — science-fiction

BIMESTRIEL — NOV.-DEC. 1967
QUATRIEME ANNEE — N° 12

SOMMAIRE

Couverture de Claudette Elza

WALTER BECKERS

Walter Beckers est certes un remarquable conteur. Nul besoin n'est, à notre avis, de vouloir le démontrer. Le récit qui suit est, à n'en pas douter, un modèle du genre ; le frisson que vous ne manquerez pas d'éprouver en le lisant vous convaincra plus que de belles paroles. Ajoutons que c'est avec cette nouvelle que Walter Beckers a remporté le Prix du Conte Atlanta 1967.

L'HISTOIRE DU Dr A. CULA ET FRANK N. STEIN

Au même titre que la pierre, le fromage et le bas nylon, l'angoisse — froide angoisse, frissonnante angoisse, insinueuse angoisse — appartient à ce monde. Monde dans lequel les hommes s'embrassent, s'enivrent, se tuent. Monde dans lequel les hommes souffrent dans l'angoisse, alors que d'autres guérissent par cette même angoisse.

J'ai connu quelqu'un qui était un fanatique — avec toutes les exagérations que cela peut engendrer — de tout ce qui avait des relations plus ou moins étroites avec l'horreur, et qui n'aurait pas voulu troquer un conte d'épouvante contre les plus extraordinaires hallucinations dues au LSD. Il connaissait comme sa poche tous les romans de science-fiction et pouvait même réciter par cœur, à l'improviste, plus d'un passage pris au hasard dans la littérature fantastique.

Il ne se jouait pas un film où intervenaient des êtres laids et effrayants sans que Jonathan Steller n'allât le voir, comme les poules auxquelles on jette du grain. Dans de telles circonstances, je pense n'étonner personne en vous confiant que, par l'abus des sensations terrifiantes, l'homme était devenu quelque peu blasé. Quelles que fussent les nouveautés que pouvaient encore offrir les réalisations en couleur, il estimait qu'il n'était plus possible de présenter quelque chose qui surpassât en puissance évocatrice la première version allemande du *Cabinet du Docteur Caligari*. Aussi fut-ce presque sans surprise qu'il constata un jour, en assistant à un assez médiocre film d'épouvante anglo-saxon, que ses heureux frissons, qui devenaient déjà de plus en plus rares, demeuraient cette fois complètement absents. Il avait évidemment dépassé le cap des réactions normales devant l'horreur.

Vexé à mort, il quitta la salle obscure avant même la fin de la projection.

Il rentra chez lui le plus rapidement possible, se précipita tel un automate vers sa bibliothèque bien garnie et commença, écarté entre le doute et l'espoir, à fouiller dans sa collection d'œuvres spécialisées. Après des heures passées à feuilleter et à essayer de trouver les prémices d'un salut tant souhaité, il dut amèrement conclure que toutes ses tentatives

étaient absolument inutiles. Les sommets reconnus de la littérature d'épouvante se trouvaient gravés d'une manière si aiguë dans sa mémoire qu'il pouvait les réciter mot à mot. L'ennui était qu'il le faisait à présent sans la moindre émotion, sans le moindre trouble, sans même la moindre sensation.

C'en était fini pour lui de frissonner voluptueusement. Il était comme ce gourmet qui, par des excès de rôtis et de sauces suivis de bons cigares, ne trouvait plus qu'un goût fade et unique à tout ce qu'il avalait.

Des années durant, il avait vécu dans un labyrinthe de bonne humeur. Il avait flâné sur les boulevards du frisson comme s'il n'avait formé, avec son tendre sentiment, qu'un seul être, tournant et retournant, montant et descendant, éprouvant des jouissances extraordinaires au plus petit événement. Il avait été ébloui, amoureux, conquis. Il avait constitué un accord parfait avec les histoires d'horreur. Maintenant, il ne lui restait plus de tout cela qu'une flamme parcimonieuse et fumante.

Il se sentait comme un arbre dénudé par le vent d'automne. Restes d'une soirée bienheureusement tiède, quelques maigres flammèches léchaient les scories mourant dans le foyer, sans espoir d'une nourriture revigorante. Il se laissa tomber dans un fauteuil, eut la force de se verser un verre de scotch et empoigna le journal, comme s'il voulait trouver là le moyen de fuir sa douleur.

Pouvait-il en croire ses yeux?

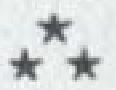
Pour la troisième fois, il relut le petit texte, soigneusement imprimé sur une colonne de cinq

centimètres, et qu'entourait un joli cadre attirant. Mais oui ! les lettres dansaient là, noir sur blanc :

> VOULEZ-VOUS FRISSONNER ?
>
> PAS comme au cinéma.
> PAS comme dans les romans de science-fiction.
> PAS comme dans vos rêves.
>
> MAIS VRAIMENT FRISSONNER !
>
> Adressez-vous au Dr A. Cula & à Frank N. Stein, Ltd.
>
> Les demandes écrites resteront sans réponse.

L'adresse suivait. Pas de numéro de téléphone.

Bizarre ! C'était le seul mot que Jonathan pût encore proférer. Oui, très bizarre ! répéta-t-il à voix basse. Comme enchaîné à son fauteuil, il restait là, regardant devant lui, ne se préoccupant plus de de tout ce qui l'environnait et qu'il connaissait si bien. Le concret ne l'avait jamais que médiocrement touché. A présent, son manque d'intérêt à cet égard se renforçait. Il se sentit brusquement absent, planant dans un univers lourdement teinté de pourpre et d'écarlate.



Une voix lui parla, pleine de l'orgueil que lui conférait la conscience d'une certaine puissance :

— Durant notre entretien, je désire pour chacune de mes questions une réponse claire et concise. Je désire également que vous m'appeliez Mister Press.

Je vais immédiatement vous faire connaître mes fonctions auprès de Monsieur Frank N. Stein et du Dr A. Cula. Je suis leur attaché de presse, et en même temps leur homme de confiance. Nous possédons déjà un dossier vous concernant, Monsieur Steller, mais à la suite de mes occupations extrêmement nombreuses, je n'ai pu vous communiquer notre journal qu'aujourd'hui.

La voix se tut pendant quelques secondes, afin sans doute de donner plus de poids à ce qui venait d'être dit.

— Ce n'est pas sans raison ni par erreur que j'ai parlé de *notre* journal. Vous devez savoir en effet que — lorsque cette conversation aura pris fin, ou, en d'autres termes, lorsque vous aurez été rendu à cette situation que tout le monde s'ingénie à qualifier de normale — cette petite annonce ne vous apparaîtra jamais plus. Elle n'était destinée qu'à votre seule personne, et ce, pour un moment seulement.

Jonathan Steller se sentit devenir de plus en plus attentif. Il était maintenant certain de pouvoir disposer de toutes ses facultés habituelles, de sorte qu'il se montra particulièrement détendu. Il n'avait pas conscience du lieu où il se trouvait, ni de l'heure à laquelle se déroulait cet étrange entretien. Cela n'avait pas la moindre importance. Il ne ressentait que cette autre présence, sans parvenir pourtant à l'identifier de ses sens en éveil.

— Vous êtes domestique?

— En effet, Mister Press.

— Si vous êtes un domestique consciencieux,

vous ne pouvez ignorer ce qu'un contrat a de sérieux et de contraignant.

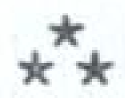
— Je ne l'ignore pas.

— Bien. Etes-vous d'accord, en paiement de l'horreur infaillible et absolue que nous vous prodiguerons, de céder dix ans de votre vie?

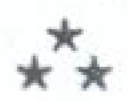
— Certainement, Mister Press.

— Parfait ! Vous avez dit cela d'un ton ferme et sans la moindre seconde d'hésitation. Eh bien ! ces réponses me suffisent et marquent la fin de notre entrevue. Veuillez vous adresser, à la première occasion, à l'adresse que vous connaissez. Vous excuserez ma hâte, mais un autre client m'attend. Je vous souhaite beaucoup d'angoisse, Jonathan.

— Merci... merci beaucoup, Mister Press.



Des vapeurs écarlates et pourpres l'enserraient, mais il se sentait plus léger que l'atmosphère et voletait partout, ivre au milieu de ces chaudes enveloppes qui prenaient toutes sortes de formes capricieuses et tourbillonnantes, en glissant d'innombrables façons les unes sur les autres. Progressivement, les nuages opaques devinrent plus transparents, et bientôt, il ne resta plus à Jonathan Steller que le vague souvenir d'un périple en pays mystérieux et enchanté. Il eut la sensation de revenir d'un long voyage, dont les conséquences et les conclusions ne pourraient être estimées à leur juste valeur que beaucoup plus tard.



Sur sa table traînait encore le journal déplié. Il regarda, sans trop y croire, les petites annonces. Il glissa d'une *Ford 65,* présentée comme neuve, jusqu'à une *veuve sérieuse désirant contact avec un jeune homme tout aussi sérieux,* en passant par les offres de travaux supplémentaires. Tout cela ne l'intéressait pas. Jetant un coup d'œil rapide sur l'horloge, il remarqua qu'il était près de minuit. Il était temps d'aller dormir. Demain, il quitterait tôt son lit, puisqu'il avait promis de rendre visite au Dr A. Cula et à Frank N. Stein.

***

Le matin venu, Jonathan Steller fut vite prêt. Il se rasa, se lava et s'habilla en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. C'est tout juste s'il prit la peine de se préparer du café. Pour lui, un bon café était toujours l'indice d'un bon début de journée. Et ce jour, alors ! qui serait certes un jour merveilleux, peut-être « le » jour de sa vie.

Il se sentait nerveux et fit claquer la porte de la rue. Une fois dehors, il ne put contraindre excitation et curiosité. Il voulait arriver le plus vite possible, tel un amoureux fou qui a peur de manquer son premier rendez-vous. Il se précipita vers la station de taxi la plus proche. Après une demi-heure de route, dans la circulation la plus intense qui fût, et au cours de laquelle trop de feux rouges firent obstacle à la hâte de Jonathan, le véhicule atteignit l'endroit souhaité. Il paya le chauffeur et le laissa

disparaître au coin de la rue, désireux de trouver lui-même l'habitation en question.

C'était une artère sombre, glaciale, irritante. Une rue sans aucun enfant pour y mettre un peu de vie, sans une fleur aux fenêtres. La plupart des maisons étaient lépreuses et négligées. Maisons sans personnalité, sans caractère. Rien que de l'indifférence, de la froideur. Le numéro 16 ressemblait aux autres numéros. Un lourd marteau de bronze à la porte était le seul élément à la fois utile et décoratif. Deux coups sur la plaque de métal, comme une masse sur un tonneau de fer vide. La porte s'ouvrit. Trop vite. Au même instant apparut un jeune homme en pull et en blue jeans.

— Entrez et suivez-moi ! dit-il.

A l'étage, le jeune homme lui indiqua l'huis entrebâillé d'une petite chambre étroite, dont les murs étaient peints en noir. Dans cette pièce se trouvait une table de chêne faisant office de bureau. Le seul éclairage de ces lieux était une lampe ballon, accrochée au plafond, et dont la lumière donnait sur la table et le visage de l'hôte qui, après avoir pris place, pria Jonathan Steller de bien vouloir en faire autant.

Le jeune gaillard engagea immémdiatement la conversation.

— Notre collaborateur, Mister Press, m'a confié votre dossier. Depuis lors, j'ai eu l'occasion de l'examiner sérieusement et je suis heureux de vous dire que la réponse que vous attendiez se révèle positive. Il me faut malheureusement vous annoncer que mes patrons, Monsieur Frank N. Stein et le Dr A. Cula, s'excusent de ne pouvoir eux-mêmes

venir vous saluer, mais le surcroît de besogne, dont ils sont esclaves, est impitoyable et les empêche d'agir à leur guise. Ces derniers temps, nous rencontrons des difficultés relativement sérieuses avec quelques compagnies d'assurances qui s'intéressent à nos activités et ne se montrent pas satisfaites de ce que nous exigeons, en compensation de l'effroi absolu : dix ans arrachés à l'existence terrestre de leurs clients ayant souscrit une assurance sur la vie.

Jonathan sentit une main froide lui étreindre le cœur. Y aurait-il un grain de sable dans la mécanique? Il balbutia quelques paroles vaporeuses :

— Les assureurs? Comment sont-ils venus ici?

— Très simple, fit le jeune homme sur un ton toujours aussi sûr de soi. Vous comprenez sans doute aisément que même un inspecteur d'assurances peut être passionné de fantastique. Reste à savoir ce qui prévaut en lui : son attachement fanatique aux sensations violentes ou sa conscience professionnelle... L'ennui pour nous est que Mister Press, à cause de ses trop nombreux contacts avec les candidats à l'horreur absolue, a totalement négligé de s'informer de la profession du postulant, avant de lancer notre édition spéciale dans le journal.

Jonathan trouva cela très ordinaire. Entre-temps, il était redevenu lui-même et estima le moment venu de lancer son attaque. Il avait vécu assez longtemps sous tension.

— Et maintenant, Monsieur, en ce qui concerne mon cas... Quand vais-je réellement commencer à ressentir l'angoisse? Je meurs de désir et d'impatience et suis prêt à donner dix ans de ma vie.

— Vous n'avez plus besoin de proposer ces dix ans, répondit le jeune homme. Le pacte fut réalisé hier, en présence de Mister Press. En conséquence, vous pouvez dès à présent, et à juste titre, frissonner de tout votre être...

Jonathan Steller ne saisit pas immédiatement ce que le jeune homme voulait dire. Mais tout à coup, la signification profonde de cette réponse simple, froide et cruelle, le pénétra tout entier, comme une averse. Comprenant en une seconde toute la situation, il sentit que son acte lui procurait un panaché de frissons. Jamais un auteur de récits d'épouvante n'aurait pu lui en fournir de pareils. Il voyait enfin que le besoin d'assouvir sa passion lui coûtait indiscutablement dix ans de sa vie !

Combien d'années lui restait-il avant le grand saut final? Il n'était plus tellement jeune. Dans son enthousiasme, il avait considéré la condition comme un élément sans importance. Inconsciemment, il s'était imaginé que quelqu'un appelé à vivre quatre-vingt-dix ans devait volontiers consentir à faire le sacrifice de cent vingt mois de son existence, à condition que le laps de temps lui restant imparti passât dans une volupté fascinante. Mais qui disait qu'il était réellement destiné à mener une vie aussi longue?

Il comprit que désormais, chaque jour à venir, chaque moment à passer se chargerait pour lui d'une épouvante insupportable. L'angoisse de la mort — la seule et véritable angoisse — ne le quitterait plus un instant. N'était-ce pas cela la peur? La peur absolue !

Avec un rire de dément, il voulut saisir le jeune

homme à la gorge. Alors seulement, il remarqua qu'il se trouvait seul dans la pièce noire.

Il se sentit brusquement plus vieux et se rappela en une fabuleuse seconde ses rares jours de bonheur. La félicité de sa jeunesse. La témérité d'un garçon de dix-huit ans, simple soldat dans un banal régiment d'infanterie. La folie de son premier uniforme. Son premier flirt. Sa gaucherie vis-à-vis des jeunes filles plus expérimentées...

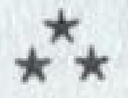
Il ne lui restait plus rien de tout cela. Même plus d'illusions, parties comme fumée dans la nuit.

Bien des gens trouvent une consolation dans un platonique amour, une cigarette, une pipe, des enfants ou des livres. Jonathan Steller ne possédait plus que l'angoisse sans fond. Parfois, un être faible et vaincu peut encore puiser quelque part le courage et la force d'assurer son salut. Jonathan, lui, n'avait pas cette consolation; il n'avait jamais su se créer une heure secourable en cas de malheur. Le désordre de son esprit était tel qu'il ne parvenait plus à se concentrer froidement. Il ne pouvait plus dorénavant que réagir comme un automate. Il n'avait plus la notion de ce qu'était la raison, maintenant qu'il avait conscience de la manière dont son engagement le rattachait à l'angoisse. Il lui sembla avoir vécu une éternité, avant qu'il pût recouvrer ses esprits. Avec raideur, il descendit les escaliers et chercha à tâtons la porte d'entrée, toujours entrebâillée. Tel un fumeur d'opium, il tituba sur le seuil, sans remarquer la différence entre la rue et les pavés du trottoir. Il traversa sans regarder.

Des cris et des clameurs résonnèrent à ses oreilles. Un camion fit un dernier effort pour freiner. Le

crissement des pneus raclant l'asphalte prouvèrent la bonne volonté du chauffeur, qui essayait d'arrêter son véhicule le plus rapidement possible. Le bruit fut tellement horrifiant que Jonathan Steller plaqua violemment les mains à la poitrine, comme pour retenir les folles pulsations de son cœur, s'imaginant repousser ainsi le danger. Dans son dernier instant de vie, il regarda farouchement le radiateur du camion; il paraissait défier la gueule grande ouverte d'un monstre affamé.

Et ce fut le noir total. L'angoisse absolue fit place à la nuit absolue...

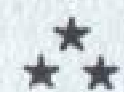


Il n'y avait pas dix assistants dans la grande église baroque aux colonnes arrogantes, et que rendait encore plus sinistre le décor de lourd velours noir. Le prêtre qui officiait doucement et d'une voix morne était vraisemblablement le seul à se préoccuper de l'âme errant actuellement dans la pâleur de l'au-delà. Le cercueil gisait là, presque stupidement. Les rares présents regardaient sournoisement autour d'eux en toussotant ou en bâillant. Aucune lumière ne venait adoucir la mélancolie de la cérémonie, aucune fleur, aucune musique consolatrice. Aucune couleur, surtout. Il n'y avait même pas le moindre recueillement dans l'assemblée.

Je dois avouer que je n'étais sans doute guère plus recueilli que les autres, je n'avais pas encore réussi à comprendre de quelle manière Jonathan Steller — ou quelque tierce personne — avait pu

me mettre au courant des derniers moments de sa vie. Je ne le connaissais, en effet, que fort superficiellement. Qui donc m'avait soufflé cette étrange histoire?

Je me tenais debout au fond de l'église, si obsédé par cette tragique aventure que j'entrepris de la coucher sur papier, dans le but de trouver la clé du mystère et, aussi, de m'en exorciser.



Ma machine à écrire n'hésite pas trop pour taper ce récit. Pourtant, je ne puis donner d'explication satisfaisante à mon problème, d'autant moins que mon caractère est tout à fait dissemblable de feu Jonathan Steller.

A priori, je n'aime pas les films d'épouvante.

Je me console de cette explication qui ne vient pas en songeant que ce récit sera un message. Un message de la quatrième dimension. Une démonstration lumineuse pour tous les sceptiques...



J'ai soigneusement placé mon manuscrit dans une farde. Après quoi, je me suis régalé d'un bon whisky. *Straight, no ice.* Pure et noble jouissance. L'alcool doré me fit du bien. J'étais content d'avoir confié au papier cette horripilante affaire.

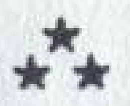
Mes pensées devaient être lointaines et très absorbantes, car lorsque je regardai la bouteille de whisky que je venais d'ouvrir, je constatai qu'elle

était à moitié vide. J'avais donc, sans m'en rendre compte, avalé une importante dose d'alcool. Cela expliquera peut-être le rêve étrange que je fis au cours de la nuit.

Il va de soi que ce rêve fut provoqué par les événements de l'existence de Jonathan Steller, et plus encore par le fait qu'il m'avait semblé entendre une voix qui eût bien pu appartenir à un certain Mister Press ! Cependant, cette fois-ci, la voix était douce, presque aussi douce que le miel, assurément différente de celle, pédante, suffisante et orgueilleuse, qui avait résonné aux oreilles de Jonathan Steller. C'était sans doute un autre Mister Press, ou alors, un Mister Press transformé par mon esprit. Je me souviens parfaitement qu'une main, blanche et mince, me tendit une carte de visite. Je revois cette carte devant moi. Sur ce morceau de bristol, il y avait, imprimé en parfaits caractères garamonds :

> CHERCHEZ-VOUS LA PAIX ?
> PAS comme dans les livres.
> PAS comme dans les rêves.
> MAIS LA VRAIE PAIX !
> Adressez-vous à Mike & Gabriël, Unlimited.

L'adresse suivait.



En guise de petit déjeuner, je me suis fait servir un copieux breakfast à la manière anglaise. En attendant, mes pensées volent à nouveau vers Jonathan Steller.

Dehors, il neige. Les hommes vont, pressés, au hasard des rues. Ils sont en route pour prendre le train, pour retrouver une occupation plus agréable, un ami, un lit chaud, une maison accueillante, une jeune femme. Il y a peut-être parmi eux quelques fanatiques qui recherchent encore l'horreur absolue. En tout cas, à la façon dont bien des gens marchent devant moi, les mains fourrées dans leurs poches, les yeux soigneusement baissés, et à voir leur bouche d'où écume une fumée capricieuse, je ne puis que présumer qu'ils sentent courir de voluptueux frissons le long de leur épine dorsale.

Au rythme de leurs pas, je me surprends à répéter doucement l'adresse de Mike & Gabriël, Unlimited.

RAOUL DE WARREN

Ce texte n'est pas inédit, mais c'est en avril 1951 qu'il a paru dans « Mystère-Magazine ». Nous croyons bien faire en le reproduisant aujourd'hui.

GLACES ET NEIGES, BENISSEZ LE SEIGNEUR !

Quand cela s'est produit pour la première fois, c'était en 1927. Cela avait duré deux jours.

Deux jours, ou plutôt deux nuits aux cours desquelles, recroquevillé dans son lit, il avait griffonné les pages du petit carnet acheté pour treize sous à la libraire voisine.

Puis libéré, il avait repris la vie quotidienne, la vie monotone et bête, sans grande émotion, sans grande joie et sans grande tristesse... La vie.

Quand cela s'est produit pour la deuxième fois, c'était en août 1931.

Cela l'avait saisi brusquement à la gorge, à la suite d'une lecture qui l'avait bouleversé.

Il avait passé une nuit blanche, suivie de beaucoup d'autres, puis était venue la fatigue, la fatigue stupide qui vidait sa pauvre tête si complètement qu'il lui semblait ne plus rien pouvoir exprimer.

Et pourtant, il n'avait pu se dérober à l'impérieuse nécessité d'écrire qui le talonnait implacablement.

Un soir, n'en pouvant plus, il s'était endormi, un crayon et un bloc de papier posés sur une table à portée de la main.

Au matin, en s'éveillant, il avait constaté que le

papier était couvert de son écriture hachée et nerveuse.

Le fait s'était renouvelé plusieurs fois, puis peu à peu, l'existence avait repris son cours, et insensiblement, le souvenir de cette deuxième crise s'était estompé dans l'oubli.

La troisième avait été plus brève, mais plus violente encore. Elle s'était passée au printemps de 1933.

Se trouvant seul au début d'un après-midi, il avait attiré à lui quelques feuilles de papier blanc et il s'était mis à écrire.

En commençant chaque phrase, il ne savait comment elle se terminerait. En commençant chaque paragraphe, il ignorait quelle en serait la fin. Il n'aurait même pas pu dire s'il composait une histoire, car il aurait été bien incapable d'en indiquer le sujet. Il écrivait presque mécaniquement, comme si un être invisible lui eût dicté les mots qui, les uns après les autres, s'alignaient sous la plume.

Quand il eut fini, le soir était venu, et il était brisé de fatigue.

Or, aujourd'hui, 20 décembre 1933, c'était la quatrième fois que l'esprit soufflait en lui, la quatrième fois que l'angoisse venait et que s'éveillait au plus profond de son être cet étrange besoin : écrire.

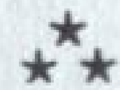
Cette fois-ci, cependant, cela ne l'avait pas happé comme précédemment. Depuis des jours, des semaines et même des mois, il avait senti grandir insensiblement ce désir impérieux. Encore un peu de temps, quelques heures peut-être, et il faudrait recommencer le calvaire de ces nuits où, rivé à sa table dans la souffrance de l'effort imposé et subi, il écrivait.

Alors, il se révolta.

Pendant que c'était encore possible, peut-être parviendrait-il à se libérer de l'obsession.

Il n'avait pas le courage de lutter, mais il pouvait fuir, fuir son petit appartement de jeune homme, fuir sa table de travail, son stylographe et les feuilles blanches tentatrices, fuir au loin, bien loin, dans un de ces endroits où la civilisation n'a pas encore inventé ces raffinements qui permettent à l'homme de coucher ses idées en noir sur blanc sur du papier.

Il descendit dans la rue.



Au froid vif de la veille avait succédé une température plus douce, et la neige s'était mise à tomber à flocons serrés.

Où aller?

Il ne savait pas au juste, n'ayant pas eu le temps d'y réfléchir, tant sa décision avait été prise rapidement. Machinalement, il s'engagea dans la première rue à droite, puis, le col relevé, les mains dans les poches, le chapeau rabattu sur les yeux pour garantir son visage, il fonça.

Les quartiers se succédaient, tristes ou gais, populaires ou bourgeois, animés ou respectables.

Peu lui importait; droit devant lui, il allait, il allait toujours.

Il franchit un pont de chemin de fer, puis un canal; les lumières des boutiques se firent plus rares. Les toits des maisons paraissaient moins hauts, la rue devenait de plus en plus sombre et mal éclairée.

Puis il n'y eut plus de trottoirs.

Puis il n'y eut plus de pavés.

Puis il n'y eut plus de maisons.

Alors seulement, il s'aperçut qu'il avait quitté la ville, traversé tous les faubourgs, et qu'il était arrivé dans la campagne avoisinante.

Sur la route couverte de neige, dont le ruban blanchâtre allait se perdre dans l'obscurité, il se tenait maintenant immobile, en proie à une étrange hésitation.

Allait-il persévérer dans sa folle entreprise? Ne ferait-il pas mieux de retourner tranquillement d'où il venait et de réintégrer le cadre normal de sa vie, fût-ce même au prix de ce qu'il avait voulu fuir?

Pourtant, un sentiment nouveau commençait à naître en lui; l'envie de connaître en quoi pouvait consister cet inconnu qui se présentait, la curiosité de goûter, lui aussi, à l'aventure.

Dans l'impossibilité où il se trouvait de prendre une détermination, il biaisa :

— Je vais encore marcher pendant une demi-heure, décida-t-il. Si, d'ici-là, aucun fait n'est survenu pour me donner une indication quelconque, je reviendrai.

Et il reprit sa marche silencieuse, ses pas ne faisant aucun bruit sur le tapis ouaté.

L'appel strident d'une sirène retentit dans le lointain, puis brusquement, un faisceau de lumière inonda la route; derrière lui, une automobile venait. Bien vite, elle l'eut dépassé; de nouveau, il fut plongé dans l'obscurité.

Il était arrivé à un tournant qu'il devina, plutôt qu'il ne le vit, mais la dernière lueur de la voiture qui disparaissait là-bas lui indiqua le chemin à suivre.

A force de patauger dans la neige, il sentait l'humidité traverser ses chaussures; le froid commençait à le gagner, et il éprouvait maintenant un désir extrême de rentrer chez lui et de mettre fin à cette stupide escapade.

Pourtant, il s'était juré à lui-même de continuer droit devant lui pendant une demi-heure; quoi qu'il arrivât, il ne retournerait vers la ville que lorsque ce temps serait écoulé.

Rapidement, il consulta le cadran lumineux de sa montre-bracelet. Encore une dizaine de minutes. Allons, il n'y en avait plus pour bien longtemps.

C'est alors que, pour la première fois, il lui sembla ne plus être seul sur la route obscure; aucune lumière n'apparaissait cependant mais il avait l'impression que, tout près de lui, une masse se précisait, plus proche d'instant en instant. Instinctivement, il étendit les mains devant lui pour s'assurer qu'il n'allait pas heurter quelqu'un ou quelque chose. Il ne rencontra rien et, lentement, un peu angoissé, il continua sa marche.

Bientôt, il allait pouvoir faire demi-tour. Tant pis pour les obsessions dont il allait devenir la proie. Perdu au milieu de cette obscurité, transi de froid et de fatigue, elles lui paraissaient beaucoup moins redoutables, et il arrivait à penser, presque avec plaisir, à sa table de travail.

Un dernier effort.

Soudain, il s'arrêta. L'impression de masse, toute proche, venait de le pénétrer pour la seconde fois.

Les deux bras tendus devant lui, il fit encore quelques pas, obstiné. Ses doigts heurtèrent une matière

dure, froide, et une inquiétude irraisonnée l'envahit.

Quelques instants, il demeura là, sans oser faire un mouvement, ne voulant pas reculer et ne pouvant se décider à avancer, par crainte de l'obstacle qu'il devinait devant lui.

A nouveau, sa main tâtonna dans l'obscurité : c'était un mur. Afin de mieux se rendre compte, il alluma son briquet et, à la lueur de la petite flamme bientôt éteinte par un souffle de vent, il put voir une porte cochère dans l'épaisseur de la muraille.

A droite et à gauche, également des murs.

Il était au fond d'une impasse.

Par terre, sur la neige molle, on pouvait discerner les traces de pneus.

Il comprit alors son erreur. Trompé par la lumière de l'automobile qui l'avait dépassé tout à l'heure, il avait quitté la grande route et s'était engagé à la suite de la voiture dans une allée particulière. Maintenant, il se trouvait devant la poterne d'accès de quelque propriété des environs de la ville.

La demi-heure était écoulée, mais sa lassitude était extrême, et la perspective de refaire en sens inverse le chemin parcouru ne le tentait guère. Après tout, pourquoi ne pas demander l'hospitalité pour la nuit aux habitants de cette demeure!

Pour la seconde fois, il battit son briquet à la recherche d'une indication quelconque.

Une croix profondément gravée dans le bois de la porte surmontée d'un monogramme religieux lui apprit qu'il se trouvait à l'entrée d'un monastère.

Un couvent ! Lieu accueillant s'il en fût. Il n'y avait plus à hésiter.

Et, saisissant la corde qui pendait dans l'encoignure, il la tira violemment.

Un bruit de cloche fêlée retentit, et presque aussitôt, des pas se firent entendre de l'autre côté du mur. La porte s'entrouvrit, et un vieux moine apparut, une lanterne à la main. Sans mot dire, il s'effaça pour laisser pénétrer l'arrivant.

Celui-ci allait formuler sa requête, mais il n'en eut pas le temps. Le frère lui avait tourné le dos et s'éloignait maintenant à travers la cour d'un pas alerte et sautillant, persuadé sans doute qu'il était suivi.

— Hé çà, mon ami, ne vous sauvez pas, s'il vous plaît, je ne suis pas celui que vous semblez attendre.

Mais là-bas, le petit vieux continuait son chemin, tout en balançant sa lanterne, comme s'il n'avait rien entendu.

Il avait atteint le bâtiment principal, et dans quelques secondes, la cour allait être plongée dans les ténèbres.

En quelques foulées, l'inconnu le rejoignit et lui touchant légèrement le bras :

— Vous faites erreur, reprit-il, je ne suis pas celui que vous croyez, je m'appelle James, vous m'entendez, James Kennedy. Pourriez-vous m'hébergez jusqu'à demain?

Le moine le regarda d'un air étonné, puis, sans répondre, il franchit le seuil du monastère.

James eut un mouvement de recul.

Allait-il le suivre dans ce couvent trop hospitalier?

Mais il fallait absolument qu'il essayât de se faire comprendre du portier, manifestement sourd, et à son tour, il entra dans la maison.

Alors, une sorte de poursuite étrange commença, James guidé par la lumière suivait à courte distance son bizarre introducteur, mais chaque fois qu'il était sur le point de le rejoindre, celui-ci semblait disparaître brusquement derrière une tenture ou dans un corridor latéral.

A plusieurs reprises, il crut même avoir perdu sa trace et, l'espace d'une seconde, se trouva seul dans l'obscurité; mais la lanterne reparaissait presque aussitôt à l'angle d'un couloir ou dans l'embrasure d'une porte, comme si le petit vieux prenait un malin plaisir à guider James vers quelque but mystérieux.

L'inquiétude commençait à saisir celui-ci, mais, engagé comme il l'était, il ne pouvait plus revenir en arrière.

Presque malgré lui, tel un papillon attiré par la flamme d'une bougie, il continuait de suivre le seul être humain qui parût vivre dans cette immense demeure.

Enfin, la lumière s'arrêta. Le vieux moine venait de faire halte devant la porte de la chapelle. Il l'entrouvrit, puis se retournant vers James, il l'invita du geste à pénétrer dans le sanctuaire.

A l'intérieur régnait une pénombre qui n'était dissipée que par quelques cierges placés à droite et à gauche de l'autel.

Dans l'allée centrale, tout près du chœur, se trouvait une sorte de brancard, sur lequel paraissait étendue une forme humaine recouverte d'un drap.

On pouvait deviner confusément dans les stalles

les moines en prières, tandis que de la galerie supérieure, où se dissimulait un orgue, une mélodie très douce montait, montait, puis allait se perdre dans la sonorité des voûtes profondes.

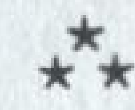
James, immobile sur le seuil, considérait ce lieu avec étonnement.

Cependant, la musique s'affaiblissait graduellement; les sons devinrent insensiblement plus doux, plus légers, les vibrations s'éteignirent les unes après les autres, et tout retomba dans le silence.

Un moine se leva, d'une voix basse et profonde il entonna les paroles redoutables :

« Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur.
» Seigneur, Seigneur, exaucez ma prière... »

Alors James comprit que l'on veillait un mort.



Le chant était à peine terminé que, de la stalle de droite, un autre cantique s'éleva :

« Aussitôt après ces jours d'affliction, le soleil
» s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière,
» les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des
» cieux seront abolies.
» Sur la terre, les nations seront dans l'angoisse
» et la consternation au bruit de la mer et des flots.
» C'est alors qu'apparaîtra dans le ciel le Fils de
» l'Homme avec une grande puissance et une grande
» majesté... »

Les voix s'étaient tues, mais les mots résonnaient encore dans l'esprit de James :

« Etoiles tombées du ciel... Bruit de la mer... Fils
» de l'Homme... Grande majesté... »

Et voici que, de l'autre stalle, montait à son tour une lente psalmodie :

« *Anges du Seigneur, bénissez le Seigneur.*

» *Soleils et lunes, bénissez le Seigneur.* »

Une main posée sur l'épaule de James le sortit de sa torpeur. Un moine s'était glissé silencieusement jusqu'à lui.

— Venez, murmura-t-il dans un souffle, il est temps d'accomplir votre besogne.

James n'était pas encore revenu de sa surprise que son interlocuteur s'engageait déjà dans l'allée centrale et remontait vers l'autel.

Ah, çà! était-il devenu fou? Que signifiait cette histoire invraisemblable?

Les idées les plus saugrenues se pressaient dans sa tête. Qu'attendait-on de lui? Pour qui le prenait-on? Docteur? Prêtre ou fossoyeur?

Après tout, qu'importait, l'essentiel pour lui n'était-il pas maintenant de savoir?

Et à son tour, il se dirigea vers le chœur derrière le religieux, tandis que le cantique continuait à s'égrener :

« *Etoiles du Ciel, bénissez le Seigneur.*

» *Pluies et rosées, bénissez le Seigneur.* »

Le moine fit une profonde génuflexion, puis s'approcha du brancard.

« *Feux et chaleurs, bénissez le Seigneur.*

» *Gelées et froidures, bénissez le Seigneur.* »

A peine James avait-il rejoint le religieux que celui-ci se pencha légèrement sur la couche, où reposait le mort, et souleva un coin du voile.

« *Glaces et neiges, bénissez le Seigneur.* »

Un effroyable hurlement sorti des lèvres de James

interrompit le chant sacré et retentit dans le sanctuaire.

Il savait maintenant.

Et dans une angoisse folle, dans une épouvante sans nom, il se rua vers la porte et s'enfuit comme un fou, pendant que la dernière invocation entendue continuait à marteler ses oreilles comme dans un rêve.

« *Glaces et neiges, bénissez le Seigneur.* »

Quelques secondes plus tard il se retrouvait haletant et frissonnant sur la route couverte de neige.

Chose étrange, le ciel, si noir tout à l'heure encore, s'était complètement dégagé, et maintenant, un clair de lune magnifique éclairait la campagne toute blanche.

James allait reprendre sa course vers la ville, lorsqu'il s'arrêta saisi d'un tremblement convulsif.

La marée qui montait en lui depuis quelques semaines venait d'atteindre son point culminant. Brusquement, la crise qui se préparait depuis longtemps, la crise qu'il avait essayé de conjurer en fuyant venait d'éclater avec une violence inouïe.

Instantanément, tout disparut de son esprit, peur, fatigue, désir de regagner la ville, tout disparut pour ne plus laisser en lui qu'une seule pensée, un seul besoin, une seule passion : écrire.

Ecrire, sans tarder un seul instant, pour n'être plus seul en face de lui-même, pour sortir de son effroyable solitude, écrire pour mettre quelqu'un d'autre au courant de la terrifiante aventure, écrire...

Ses tempes battaient à grands coups, tant l'angoisse nouvelle qui était en lui était profonde.

Fébrilement, il tâta ses poches, cherchant un pa-

pier sur lequel, comme précédemment, il pourrait jeter pêle-mêle tout ce qui voulait sortir et qui lui faisait mal, mal.

Mais il ne trouva rien, pas le plus petit crayon, pas la moindre feuille, et se tordait les mains de désespoir devant son impuissance.

« *Glaces et neiges, bénissez le Seigneur.* »

Non, cela ne pouvait pas durer, cette souffrance était trop intolérable; il lui fallait trouver quelque chose, un moyen, n'importe lequel, mais un moyen d'écrire, de se libérer.

Et pendant qu'il retournait cette question dans son esprit, la phrase du cantique des Trois Enfants retentissait toujours à ses oreilles, de plus en plus impérieuses :

« *Glaces et neiges, bénissez le Seigneur.* »

James sentait sa tête sur le point d'éclater; dans un gémissement, il tomba à genoux, pendant que ses regards parcouraient l'immense étendue blanche.

Et partout, il lui semblait voir écrit sur la neige la phrase fatidique :

« *Glaces et neiges, bénissez le Seigneur.* »

Et cette phrase à son tour, comme une vague, montait en lui, submergeant tout.

Soudain, il comprit.

« *Glaces et neiges, bénissez le Seigneur.* »

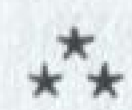
C'était là une indication.

C'était là pour lui la solution.

Ce tapis de neige qui s'étendait à ses pieds n'était-il pas la plus merveilleuse des pages blanches qui s'offrait pour y écrire l'histoire qu'il venait de vivre.

Alors, une grande allégresse monta en lui.

Rapidement, il saisit son canif, entailla son poignet gauche, puis, avec le sang qui s'échappait de sa blessure, il commença d'écrire, en caractères rouges sur la neige immaculée : « Quand cela s'est produit pour la première fois, c'était en 1927. Cela avait duré deux jours... »



Extrait du Journal « La Gazette Régionale »

« Un drame mystérieux s'est déroulé la nuit der-
» nière aux environs de notre ville.

» M. James Kennedy, un jeune écrivain du plus
» grand avenir, a trouvé la mort dans des circon-
» stances étranges. Son corps a été découvert hier
» soir, vers minuit, près de la porte d'entrée du mo-
» nastère de Miggelay.

» Le malheureux jeune homme portait une pro-
» fonde blessure au poignet gauche, l'artère avait
» été sectionnée, et c'est cette hémorragie qui pro-
» voqua la mort.

» Non loin du corps, on a pu déchiffrer, écrit dans
» la neige par le mort avec son propre sang, ces
» mots incompréhensibles :

» *Quand cela s'est produit pour la première fois,*
» *c'était en 1927. Cela avait duré deux jours...*
Et plus loin encore : *Glaces et neiges, bénissez le*
» *Seigneur.*

» Les religieux transportèrent le corps dans la
» chapelle de leur monastère et le veillèrent toute
» la nuit.

» Ils avaient auparavant fait quérir un docteur » pour procéder aux constatations d'usage, mais il » paraît que lorsque celui-ci se pencha sur le visage » du mort, il poussa un grand cri et s'enfuit, épou» vanté.

» Pareille façon de faire est vraiment inconceva» ble de la part d'un homme de science.

» Le coroner a ouvert une enquête sur les cau» ses du décès de M. James Kennedy. »

LA REMISE DU PRIX DU CONTE ATLANTA 1967

C'est, comme l'an dernier, dans l'agréable cadre de l'Hôtel du Centre, à Hannut, qu'a été décerné le Prix du Conte Atlanta 1967. Après avoir cité les titres des récits primés, Michaël Grayn passa à la lecture du texte du premier lauréat, texte préalablement enregistré, avec introduction et conclusion musicales. C'est M. Lucien Gustin, député-maire de la ville de Hannut, qui, d'abord, a félicité les mentions d'honneur : Gabriel Deblander (« Mater Dolorosa »), Franz Johann (« Les Mains propres »), Georges Quinaux (« A la Merci des Gouffres »), Eliane Perneel (« Les Rapaces ») et Arlette De Keyser (« Vision rouge au Désert des Sunlights »); puis qui a remis sa récompense au grand vainqueur : Walter Beckers, dont vous pouvez lire le conte à la page 2 du présent numéro. Au vin d'honneur succéda un fin banquet, auquel participèrent une trentaine de personnes, et parmi celles-ci : Albert van Hageland, écrivain et journaliste flamand, agent littéraire en Belgique de John Flanders (alias Jean Ray), Claude Seignolle, Michaël Grayn, etc. La soirée se termina dans une euphorie générale tout à fait insolite. Alors, maintenant, pour le Prix du Conte Atlanta, à l'an prochain, amis lecteurs !

L'A.E.L.P.

PIERRE-L. MAGNÉE

Hallucinant, ce récit de Pierre-L. Magnée, mention d'honneur au Prix du Conte Atlanta 1966.

LA FIN TOTALE

Un déserts de ruines. Des murs sans toits. Des toits sans murs. Des monceaux de briques, de plâtras et de meubles éventrés. Un désert sur lequel flottait une légère poussière. Quelle était la charrue qui avait ainsi retourné des villes, des pays ? La guerre ! Où était la race humaine ? Celle qui hier encore rugissait. Un pan de mur s'écroula, lentement. Comme fatigué d'être resté trop longtemps debout. Dans le nuage de poussière, deux hommes. Ils enjambèrent les décombres et trouvèrent enfin une place où poser le pied. Deux soldats. Le visage sale. Les vêtements déchirés. Ils avaient gardé leurs armes. Ils ne parlaient pas. Le lieutenant Conway et le soldat Harris.

Pour le soldat, vu les circonstances, le grade

n'existait plus. Conway, vu la décision de son dernier soldat, se retranchait derrière le mépris, faute de ne plus pouvoir le faire derrière son grade. Il haïssait Harris. En ce moment, il éprouvait une joie morbide à avoir quelqu'un à haïr. Harris, lui, avait peur. Peur de sa haine envers le seul être vivant qui vécût encore près de lui, peur aussi de rencontrer d'autres hommes. Conway sentait Harris sans le voir, parce que c'était la seule présence humaine, parce qu'il transpirait et avait peur de lui.

Ils progressaient lentement parmi les décombres. Ils cherchaient une rue ou une route. Il n'y en avait plus. Tout avait disparu.

— Il fait chaud, j'ai soif, observa Harris.

Conway haussa les épaules. Ce qu'il regretta aussitôt. Ne devait-il pas cacher sa haine et son mépris? Il s'efforça de sourire.

— Nous nous arrêterons au prochain café.

Il avait voulu ironiser et n'entendit même pas le tremblement de sa voix. Harris le perçut et sourit.

— Ou en enfer, ajouta-t-il.

Et il vit le long frisson parcourir l'officier.

— Harris !

Le soldat allongea le pas et se porta à sa hauteur.

— Oui ?

— Il faudrait trouver à boire et à manger...

— Oui, il doit bien y avoir un drugstore quelque part, dans une de ces avenues.

Il désigna les sillons qui découpaient en effarants zigzags les amas de débris.

— Repos ! s'exclama Conway en jetant sa besace et son fusil sur un tas de briques.

Il s'épongea le front et s'assit à côté de son arme, grimaçant au contact douloureux des briques. Harris restait debout. Conway lui envia son endurance. Il vit le soldat se diriger vers des décombres et en retirer un fauteuil épargné par la destruction. Harris y prit place et étendit les jambes.

Conway tiqua. Normalement, le fauteuil lui revenait. Il haïssait encore plus Harris à le voir confortablement installé. Mais il n'osait rien dire, sachant bien que Harris avait aboli son grade. Des hommes ! Jusqu'où devraient-ils aller pour trouver la vie ? Et d'autres haines ? Harris comptait les crans gravés dans la crosse de son fusil. Soixante-dix-neuf. Jusqu'au deuxième, il avait été fier de les montrer. Puis il s'en était blasé.

— Harris !

Il sursauta, mais ne se retourna même pas.

— Oui.

— Continuons.

— Pour où ?

— Le bout du monde, s'il le faut.

— Il n'y a plus de bout du monde, il est partout à la fois.

— Cela ne signifie pas que nous devons rester ici.

— Qu'espérez-vous trouver ?

— Des hommes !

— On les trouvera toujours assez tôt... s'il y en a encore.

Ils marchaient depuis des heures, lorsqu'ils virent une silhouette appuyée à un réverbère. Le réverbère ressemblait à un fantôme. Mais il y avait la

silhouette. Une femme ! Harris se mit à courir. Conway l'imita, mais fut rapidement distancé. Le soldat s'arrêta à quelques pas de la femme :

— Hello !

Pas de réponse. De grands yeux qui le fixaient. Un sourire figé. Il avait déjà vu ça quelque part. Au cinéma, peut-être ? Il tendit la main, la toucha du bout des doigts. Elle s'écroula. La tête roula derrière un tas de briques, un bras tomba à ses pieds. Le corps était disloqué. Harris était figé de stupeur. Conway ricana :

— Dommage, n'est-ce pas, Harris?

Celui-ci se retourna et montra la crosse de son fusil au lieutenant.

— J'ai commencé à graver la quatre-vingtième encoche, Conway !

L'officier pâlit. Il savait que Harris tiendrait parole. Il le détesta plus encore. D'abord, parce qu'il avait vu de près cette femme entière encore, tandis que lui n'avait vu qu'un corps disloqué. Et puis, parce que Harris le tuerait un jour. Cela, il le savait. A moins qu'il ne le tue le premier. Il le haïssait d'autant plus qu'il avait besoin de sa présence pour ne pas sombrer dans la folie de la solitude.

Harris voulut reconstituer le corps de la jeune femme. Mais quand il en prenait un morceau, il ne lui restait que de la poussière entre les doigts. Il abandonna son entreprise à contrecœur.

Ils avaient passé la nuit sur un amas de briques. Lorsqu'ils s'éveillèrent, quelle ne fut pas leur surprise de voir un magnifique épagneul couché aux

pieds de Harris. La bête le regardait tristement. Conway avait saisi son fusil :

— Que voulez-vous faire ? lui demanda Harris.

— Tuer ce chien avant qu'il ne s'en aille.

— Vous êtes fou !

— Cela nous fera plusieurs repas !

— Jamais !

Harris se plaça entre le chien et le lieutenant.

— Ce chien, puisqu'il a survécu, continuera de vivre, et avec nous ! D'ailleurs, je le préfère à vous comme compagnon !

Ils se remirent en route. Tippy, ainsi baptisé par Harris, gambadant devant eux. Conway fermait la marche. Il palpa sa besace. Assez de nourriture pour un jour encore. Et puis ? Si cet Harris ne l'en avait pas empêché, ils auraient pu boucaner l'épagneul.

Cela faisait deux jours que Conway n'avait plus mangé. Et Harris, infatigable, l'entraînait vers un but indéfini, dans sa recherche d'un restant de vie. L'officier avait peine à suivre le soldat. Brusquement, Harris entendit le bruit d'un fusil qu'on armait. Il se retourna. Conway couchait l'épagneul en joue. Son sang ne fit qu'un tour. Il tira sans viser. Conway tomba à genoux, lâcha son fusil. Ses yeux exprimaient leur dernière haine. Il cracha dans la direction de Harris et s'écroula. Tippy vint flairer le corps. Le soldat le regarda et assena un coup de crosse à la poitrine du cadavre. Son fusil toucha les briques. Traversant le corps de part en part. Ce n'était plus que de la poussière. Tippy mordit dans un bras qui se détacha et tomba de sa gueule, en poussière...

— Viens, compagnon !

Harris siffla l'épagneul. Ils reprirent ensemble leur marche. Ce soir-là, Harris acheva de graver le quatre-vingtième cran.

Il y avait six jours que Conway était mort. Harris était épuisé. Il se traînait plus qu'il ne marchait. Tippy ne gambadait plus. Il rampait, le museau au ras du sol, poussant parfois de longs hurlements lugubres. Si son maître n'avait pas été là, le chien se fût depuis longtemps couché dans les ruines...

Vers midi, ce jour-là, Harris décida de tuer le chien pour le manger. Il avait hésité à le faire. C'était son seul compagnon. Il l'avait obligé à survivre. Un compagnon qu'il n'avait pas haï. Il visa juste, pour éviter toute souffrance à l'animal. Mais, lorsqu'il voulut le découper avec sa baïonnette, il ne lui resta qu'un peu de poussière entre les doigts. Il se dit que ce soir-là, il devrait graver une quatre-vingt et unième encoche dans la crosse de son fusil.

Hagard, il reprit sa marche, s'appuyant à son fusil, sous un soleil étouffant. Il savait qu'il ne devait plus espérer. Mais il irait jusqu'au bout, jusqu'à l'écroulement. Et s'il vivait encore en tombant, il savait déjà qu'il ramperait, pour arriver le plus loin possible. Le plus près possible d'un but qu'il n'espérait plus. Il se disait que la fin du monde n'était pas si terrible à vivre. Le pasteur, dans ses sermons, lui avait toujours fait peur. Il y avait longtemps de cela.

Dans l'après-midi, il éprouva une sensation bizarre dans le bras gauche. Il s'arrêta et regarda son bras. Quelques instants plus tard, le membre gisait à ses pieds. Informe tas de poussière. Il ne réagit pas. Une heure plus tard, ce fut le second bras. Il ne pouvait plus s'appuyer à son fusil. Il titubait, manchot grotesque dans le chaos, mais manchot héroïque. Puis il tomba et continua en roulant sur lui-même. Se blessant aux briques. Ses jambes aussi s'étaient désintégrées. La poussière l'absorba tout entier avant la nuit... Un long râle traversa le néant. Son râle : « C'est la fin totale. Il n'y a plus d'hommes... Peut-être cela vaut-il mieux ainsi... Sans hommes, plus de fins ». Son cœur seul resta, palpitant sur une vieille dalle de marbre noir... Au matin, il était devenu pierre.

WALTER SIMONS

La puissance évocatrice de Walter Simons, vous avez déjà pu vous en rendre compte, est vraiment envoûtante. Il est étonnant que cet excellent auteur fantastique ne soit pas plus célèbre. Mais Jean Ray lui-même ne fut-il pas longtemps méconnu?

LE MIROIR MAGIQUE

à Luciane, poète.

Je me trouvais à Tahiti, lorsque je fus avisé de la mort de mon oncle Randolph Mac Donald. Après une assez dure expédition en Amazonie, j'avais visité l'île de Pâques et je me reposais à Papeete avant d'affronter les mystères de la Nouvelle-Guinée. Cet événement bouleversait tous mes plans. Mes reportages m'avaient valu quelques succès, et j'espérais confirmer ma renommée par un audacieux voyage chez les Papous. Rien à faire; on me rappelait d'urgence. Mon oncle avait été à l'origine de mon départ brusqué. Sa mort allait être la cause de mon retour dans la brumeuse Ecosse. Quand je dis : mon oncle, c'est par habitude. Randolph Mac Donald était en réalité un cousin sous-germain de la branche maternelle. Je l'appelais mon oncle par respect, à cause de son âge, à cause aussi de ses allures mystérieuses qui m'avaient toujours inspiré quelque crainte. Sa fille Patricia et moi étions les derniers de la famille. Mais ma jeune cousine était morte, il y avait à peine un an, et j'étais le seul héritier.

Le décès de l'oncle Randolph ne m'attristait guère. Sans doute était-ce la mort de sa fille qui l'avait achevé. Inévitable choc en retour de la justice immanente? Pauvre Patricia! Si son inexorable père avait permis à notre jeune amour de s'épanouir, la lignée des Mac Pherson-Mac Donald n'eût pas manqué de refleurir, et le vieux château de Ben Dearg dans les Highlands du Nord serait sorti de sa léthargie. Vains regrets! Plus rien ne me retiendrait dans ma patrie. Je devais rentrer à Inverness pour liquider les affaires de famille et assurer le sort de la vieille Kathleen qui avait fidèlement servi jusqu'à la fin. Et puis je reprendrais ma vie errante.

Quoique cela me fût bien pénible, il me fallait d'abord aller là-bas remuer les cendres du passé, réveiller peut-être les fantômes endormis des Highlands, et tout cela au risque de rouvrir une plaie mal fermée. Singulier, séduisant et détestable oncle Randolph! Adorable et mystérieuse Patricia! Ensorcelante Ecosse! Pendant mon voyage de retour, les souvenirs grouillaient dans ma mémoire comme les fourmis d'une fourmilière éventrée. Et petit à petit, je les ordonnais méthodiquement.

Randolph Mac Donald, laird de Ben Dearg, avait été dans sa jeunesse un brillant officier de l'armée des Indes. La note dominante de son caractère était un anticonformisme de principe et peut-être aussi de snobisme. Presbytérien pas très convaincu, il avait failli se rallier au papisme, au grand scandale de ses compatriotes. Mais l'Inde l'avait absorbé; il avait découvert là-bas une autre Trinité : Brahma, Vichnou et Çiva, et une philosophie dont l'ésotérisme le séduisit. Il fut initié aux pratiques du yoga,

et bientôt les phénomènes du fakirisme n'eurent plus de secrets pour lui. Enfin, il rencontra une jeune Indienne d'une grande beauté, appartenant à la caste brahmanique. Il s'en éprit et n'hésita pas à quitter l'armée pour en faire son épouse. La jeune femme mourut en donnant le jour à une petite fille: Patricia. Peu de temps après, Randolph, rappelé par la mort de son père, revint au pays avec l'enfant. J'avais dix ans, lorsque je vis pour la première fois celle que j'allais aimer.

Les excentricités de Randolph l'avaient rendu suspect aux yeux de ses proches. Seul mon père James Mac Pherson, qui habitait Edimbourg et avait épousé une Irlandaise catholique, était resté en relation avec lui. Grâce à ma mère, j'étais le « papiste » de la famille. Une commune disgrâce nous rapprochait du cousin hétérodoxe. Et puis, Patricia devenait belle. Je fus tous les ans, à l'époque des vacances, l'hôte de Ben Dearg. Je vis grandir la petite Eurasienne. Elle avait hérité de sa mère une épaisse chevelure d'un noir bleuté, de grands yeux sombres très allongés, la grâce souple et féline de l'Orient. Le mélange écossais de son sang lui donnait un teint très légèrement bronzé, beaucoup moins foncé que la couleur grisâtre assez terne de la plupart des filles de l'Hindoustan. A quinze ans, elle était femme. Le vivant portrait de sa mère, disait l'oncle Randolph. En mieux, pensais-je in petto. Et moi, David Mac Pherson, un grand gaillard de vingt-cinq ans, je dus bien me rendre compte que je subissais avec délectation l'exotique fascination de celle qui n'était encore à mes yeux qu'une gamine. Nos rapports de tendresse fraternelle glissèrent insensiblement sur la pente d'une amitié amoureuse inavouée.

L'oncle tout d'abord ne s'en aperçut pas. Un peu hypocritement peut-être, et pour me faire bien voir, je prêtais un vif intérêt à ses expériences. Il était passer maître dans l'art d'accélérer la croissance de certaines plantes et même de certains animaux. Il savait aussi mobiliser des objets à distance, jeter en l'air la corde qui ne retombe pas et faire bouillir de l'eau par la force de sa volonté. Supercherie? Hypnotisme? Je ne sais. J'étais intrigué. Mais je me refusai à le suivre, lorsqu'il voulut m'entraîner dans les études métapsychiques relatives à la matérialisation et aux apparitions d'ectoplasmes. C'est alors qu'il ouvrit les yeux et découvrit notre amour encore informulé. Comme il m'avait toujours témoigné une vive amitié, je crus que tout irait pour le mieux malgré nos divergences d'opinions. Je ne m'attendais tout au plus qu'à quelques difficultés. Ce fut une explosion qui se produisit! « Moi vivant, s'écria-t-il, personne ne touchera à cette enfant. Elle est d'une race autre que nous, puritains d'Ecosse, et que vous, papiste d'Irlande ! Je la ramènerais plutôt dans son pays natal. » Et il me chassa brutalement.

Je n'y pouvais croire : ce père était jalousement amoureux de sa fille, en laquelle il retrouvait l'image de la bien-aimée trop tôt disparue. Patricia s'inclina avec la passivité de la femme orientale. Que pouvais-je faire? Disparaître de la scène et aller chercher l'exotisme ailleurs. C'est alors que je commençai mon périple autour du monde, pour le compte d'un grand magazine géographique.

Je me trouvais à Valparaiso, où je me préparais à m'embarquer pour l'île de Pâques, lorsque j'appris la mort de Patricia. J'avais gardé le contact avec la bonne Kathleen, que je tenais au courant des étapes de mon voyage. Elle m'apprenait que sa jeune maîtresse avait voulu s'enfuir, mais que son père l'avait rattrapée et séquestrée; elle avait fini par mourir d'une sorte de langueur. Quelques détails de la lettre me donnaient à penser que l'oncle Randolph présentait des signes de dérangement cérébral. Cette lamentable fin me bouleversa profondément et me fortifia dans mon désir d'évasion. Un an plus tard, à Tahiti, une seconde missive m'annonçait la mord du laird Ben Dearg et me demandait avec insistance de rentrer le plus rapidement possible en Ecosse.

⁂

Dès mon arrivée à Inverness, je me rendis chez le notaire de la famille. Celui-ci me déclara qe Randolph Mac Donald m'avait institué son légataire universel. J'en fus extrêmement surpris. Le caractère orageux de notre dernière entrevue m'inclinait plutôt à croire qu'il m'aurait totalement déshérité. En outre, le tabellion me remit une enveloppe cachetée, portant mon nom avec la mention : « A lire au château, puis à détruire ». Je m'empressai de gagner Ben Dearg.

Le château, quoique de modestes proportions, avait assez fière allure dans un site d'une grandeur sauvage des premiers contreforts des Highlands. Sa vue me causa une émotion très douce, car j'y avais vécu des heures heureuses. Elle me donna aussi une impression douloureuse avec l'obscure sensation d'aborder un redoutable mystère. La

vieille Kathleen m'accueillit avec une affectueuse sollicitude et des signes évidents de grande satisfaction.

— Oh, Sir David! s'écria-t-elle. Quelle joie de vous revoir! Comme vous êtes devenu grand et fort, et tout bruni par le soleil ! Votre présence me rassure, car j'ai peur ici toute seule.

— Peur de quoi, ma bonne Kathleen? Toi, une vaillante femme!

— Je ne sais pas, Sir! J'ai peur de quelque chose. Quand je vous aurai tout dit, vous me comprendrez. Mais pour l'instant, trêve de bavardages! Permettez-moi tout d'abord de vous conduire à votre chambre, votre ancienne chambre, Sir, qui est toujours la même que jadis. Vous resterez bien quelque temps, je l'espère?

— Au moins le temps qu'il faudra pour régler les affaires, Kathleen ! Après quoi, que ferais-je ici tout seul?

— Ne partez pas trop vite, Sir David! Je vous en prie. Du moins, pas avant d'avoir éclairci le mystère et chassé la peur de cette maison!

Le Mystère! La Peur! Le souci de la brave femme rejoignait et confirmait le sentiment d'angoisse qui m'avait saisi depuis mon arrivée. Sans répondre, je gagnai ma chambre et procédai à mon installation provisoire. Je me souvins alors de la lettre et la décachetai. Elle contenait, écrites de la main de l'Oncle Randolph, ces quelques lignes qui sont restées gravées dans ma mémoire :

Mon cher David,

Je regrette de t'avoir mal traité et t'en demande pardon. Tu étais le seul à pouvoir m'exorciser et faire le bonheur de Patricia. PAR LA PUISSANCE DE L'AMOUR. Comme le fantôme du château, mon ancêtre, j'ai peut-être tué ma fille, MAIS RIEN N'EST JAMAIS FINI. A toi, maintenant, de résoudre l'énigme du miroir. J'ai bien dit : du MIROIR. C'est le nœud du mystère. Mais méfie-toi de lui, David! Il a quelque chose de diabolique. Quand tu en auras démasqué le sortilège, détruis-le! IN NOMINE DOMINI! Je te demande une grâce : occupe-toi dès ton retour de faire construire un caveau au cimetière de Dornoch. Fais-y transporter ma dépouille mortelle. Patricia et toi m'y rejoindrez, un jour, si vous m'avez pardonné. Soyez heureux si le destin vous réunit.

Cette étrange missive portait la signature de Randolph Mac Donald, mais n'était pas datée. L'oncle Randolph avait-il perdu la raison? Il parlait de sa fille comme si elle était encore en vie. Sans doute avait-il écrit cette lettre avant la mort de Patricia? Mais alors, pourquoi l'aurait-il tuée, puisque ces lignes témoignaient déjà d'un indubitable repentir?

Quoi qu'il en fût, je me sentais écrasé par l'extraordinaire mission qui m'était imposée. Ecrasé et effrayé! Non seulement je n'avais aucune compétence dans le domaine du fantastique et du surnaturel, mais encore je n'avais nullement l'âme d'un détective. Et voilà que je me trouvais brutalement plongé dans la plus singulière et même la plus macabre aventure que l'on pût imaginer. Avec une seule base de départ : un miroir dont je ne savais rien! Sacré oncle Randolph! Que ne m'avait-il laissé

goûter mon instable et fragile quiétude parmi les vahinés polynésiennes et même risquer ma tête chez les Papous! A quoi bon cette enquête, puisque je me trouvais quand même devant deux cadavres? Alors j'eus honte de moi-même. Je me reprochai mon égoïsme et ma lâcheté. J'avais aimé Patricia, sans avoir jamais pu le lui dire. Cet amour inexprimé, je l'avais refoulé au tréfonds de mon subconscient. Je croyais en avoir, dans ma fuite, banni jusqu'au souvenir. Et soudain, dans l'ambiance inquiétante et trouble de Ben Dearg, je le sentais de nouveau sourdre en moi, remonter à la surface et balayer tous les prétextes de la peur et de la paresse. J'avais aimé Patricia. Je l'aimais toujours, et je ne pourrais jamais le lui dire. En dépit de l'inutilité de ce romantique amour, dont se riraient les gens dits sensés, je lui devais d'assumer, en guise de dernier hommage, cette extravagante tâche : dissiper les maléfices auxquels il avait été sacrifié.

Mon premier soin fut d'appeler la vieille servante.

— Vous m'avez parlé, chère Kathleen, d'un mystère à éclaircir. Précisez, je vous prie, votre pensée, et dites-moi tout ce que vous savez!

— Eh bien, voici, Sir David! Après votre départ, Miss Patricia fut moralement séquestrée par son père. De votre temps, il y avait parfois des réunions de jeunes. Celles-ci furent radicalement supprimées. On aurait dit que Sir Randolph craignait de mettre sa fille en contact avec des personnes de son âge. Il ne recevait plus que deux ou trois vieux

amis qui partagaient ses lubies et s'adonnait avec eux à ses expériences spirites. Il s'était mis en tête d'évoquer le fantôme du château. Vous connaissez la légende de l'ancêtre de ce laird obstiné et jaloux qui fit mourir sa fille plutôt que de la donner à celui qu'elle aimait. Je crois - Dieu me pardonne! - que c'était aussi le cas de mon maître. La pauvre enfant tomba dans une profonde dépression; elle eut des cauchemars, des crises nerveuses. Sir Randolph s'aperçut qu'il en avait fait un médium. Je le soupçonnai même d'avoir manœuvré dans ce but. Alors il l'associa à ses séances avec l'espoir de matérialiser, disait-il, l'esprit de sa femme. Celles-ci eurent-elles un résultat positif? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que Miss Patricia en sortait de plus en plus épuisée et ne se souvenait de rien. Les hommes parlaient d'ectoplasmes, prenaient des photographies et se proposaient de faire des communications à la Société de Recherches Psychiques. L'air devenait irrespirable. La petite dépérissait. Un soir, dans un dernier sursaut d'énergie, elle tenta de s'enfuir. Mais elle n'alla pas loin. Sans quitter le château, Sir Randolph la fit revenir par la seule puissance de sa volonté. Après cela vint le miroir. Et alors...

— Quel miroir? demandai-je innocemment.

— Vous ne le connaissez pas, Sir. Il n'existait pas de votre temps. Je ne sais d'où mon maître a fait venir cet objet infernal. Mais c'est alors que tout a mal tourné. Ah! Ce n'est pas une chose facile à expliquer. Vous allez croire que je suis folle, moi aussi.

— Certes non, bonne Kathleen! Je vous sais femme réaliste et de bon sens. Et je vous fais confiance.

— Vous êtes bien bon, Sir David, d'admettre à l'avance que je ne radote pas. Vous me mettez à l'aise pour vous raconter en toute franchise ce que j'ai vu. Eh bien, ce miroir, ou plutôt cette grande glace où l'on peut se voir en pied et qui se trouve au salon, ce n'est pas une glace comme les autres. C'est - ah! comment dirais-je? - un trou noir, plus encore : une aspiration vers le gouffre, une porte qui donne sur l'au-delà. Qu'est-ce qu'il y a derrière? Je n'en sais rien. Mais ce n'est pas un objet inanimé, c'est une construction habitée par un esprit, et même un mauvais esprit. Miss Patricia m'a révélé qu'elle devait servir à des expériences de désincarnation. Et elle a ajouté : « Prie pour moi, Kathleen, prie le Dieu de David ! » Comme si votre Dieu et le mien, ce n'était pas le même, Sir! Aussi je me méfiais de cette glace. Quand je passais devant elle, je détournais la tête. Et s'il m'arrivait parfois de m'y regarder furtivement, je m'y reconnaissais à peine. Je me trouvais plus vieille et plus laide que je ne suis dans les autres miroirs, comme si tous les péchés de ma vie se lisaient sur ma triste figure... Et puis enfin, voici le drame. Une nuit, j'entendis un cri terrible. Je n'étais pas encore au lit et j'accourus en toute hâte. Miss Patricia était allongée sur le sol devant la glace. Sir Randolph, blême, la regardait. Je me précipitai pour l'aider à relever la pauvre enfant. Et alors, dans la glace - oui, je vous le jure! - je vis l'ombre de la jeune fille qui nous faisait face. Elle s'en alla à reculons, comme aspirée par le vide, devint toute petite et disparut. En vain nous nous efforçâmes de ranimer le corps : Patricia n'était plus qu'un cadavre. Alors, Sir David, moi, la domestique fidèle et respectueuse, je traitai mon

maître d'assassin. Il me répondit simplement : « Non, elle n'est pas perdue, Kathleen, nous la reverrons, je te la montrerai ». J'ai songé, Sir, à m'adresser à la justice. A quoi bon? On m'aurait déclarée folle et l'on m'aurait enfermée... C'est en sanglotant que moi, pauvre vieille, je fis la toilette de la jolie morte. Que dis-je? Elle était encore plus belle morte que vivante, Sir, d'une beauté immatérielle. On aurait dit une jeune déesse endormie. J'assistai à la mise en bière, et le couvercle tomba, lourd comme une chape sur mon pauvre cœur. Mais le maître prétendit passer seul la veillée funèbre... Sir Randolph avait dit : nous la reverrons. Me croirez-vous? Il a tenu parole. A plusieurs reprises, il m'invita à venir nuitamment devant la glace. Je parvins à surmonter ma répulsion pour revoir celle que j'avais élevée avec tant d'amour que je la considérais comme mon enfant. Dans l'obscurité totale, le maître fixait d'un œil ardent la surface polie aux reflets glauques. Alors, lentement, vaporeuse comme une fumée, Patricia apparaissait, tout d'abord minuscule comme si elle venait de très loin. Elle prenait progressivement sa grandeur naturelle, et pendant quelques instants, elle se tenait là, à deux pas de nous, derrière la glace. Elle nous tendait les mains d'un air éploré. Et puis elle disparaissait de même... Que pouvais-je penser de cela, Sir, moi, une bonne chrétienne? Magie? Sorcellerie? Sans aucun doute. J'aimais trop la petite pour y renoncer. Dieu me pardonne! Le pauvre Sir Randolph était-il tombé sous l'emprise de Satan? Je pense en tout cas qu'il était en passe de devenir fou, car il ne cessait de répéter : « Je la délivrerai, je la délivrerai ». Et, la glace mise à part, il avait abandonné toutes ses

manigances de spiritisme et ne recevait plus personne. Mais je vois à votre regard, Sir David, que vous ne me croyez pas. J'aurais dû m'en douter. Vous pensez que je divague et que...

— Non, chère Kathleen! Je crois en ton entière bonne foi. Mais si tu me permets de raisonner froidement, il faut envisager toutes les hypothèses. Ne crois-tu pas qu'il pourrait s'agir d'un phénomène de suggestion hypnotique?

— Que voulez-vous dire, Sir David?

— Eh bien, voici! Nous sommes tous impressionnables à des degrés divers. Tu te trouvais sensibilisée par l'atmosphère étrange de Ben Dearg. Ne se pourrait-il pas que la puissante volonté de mon oncle Randolph ait pu te dominer, au point de te faire admettre que tu voyais réellement Patricia dans le miroir? Il m'a bien fait voir à moi une plante qui pousse en quelques minutes, de l'eau qui bout à distance, une corde jetée en l'air et qui ne retombe pas !

La vieille femme hocha la tête, elle se concentra quelques instants pour peser le pour et le contre, puis elle me répondit :

— Oui, Sir, je vous comprends. Votre juste comparaison me ferait douter de moi-même, s'il n'y avait pas la fin de cette épouvantable aventure. Le drame qui s'est déroulé ici, il y a une trentaine de jours, et dont je fus le témoin, celui de la mort de votre oncle, ce drame qui vous ramène à Ben Dearg exclut à mon sens toute possibilité de ce que vous appelez suggestion hypnotique. Jugez-en! Sir Randolph m'avait convoquée une fois de plus devant le miroir. Avait-il découvert quelque nouvelle manœu-

vre pour intensifier ce que j'appellerai sa puissance d'attraction? Toujours est-il que l'image de Patricia se révéla d'une netteté jamais égalée. Oui, je devine votre protestation : ici, la suggestion est possible. Mais elle ne l'est plus dans ce qui suivit. Soudain, mon maître poussa un cri rauque et s'effondra sur le sol. Je vis alors son double, son spectre ou son esprit, si vous préférez, se précipiter dans la glace et rejoindre Patricia. Un instant côte à côte, ils semblèrent se toucher, se parler. Enfin, le fantôme de ma chère demoiselle bondit hors de la glace dans la pièce et disparut du côté de l'escalier. Quant à l'image de Sir Randolph, elle s'éloigna et s'évanouit, happée par le gouffre. Le cadavre était à mes pieds. Nous l'avons enterré, il y a un mois. Depuis lors, j'ai beau regarder la glace : je n'ai plus revu Patricia. Si la suggestion s'est maintenue même après la chute de mon maître, alors, Sir, on peut me colloquer!

— Mais précisément, Kathleen, tu avoues n'avoir plus revu ma cousine!

— Comment aurais-je pu la revoir, puisqu'elle n'est plus dans le miroir? Mais je l'ai vue s'en aller d'un côté, pendant que son père disparaissait de l'autre! Voulez-vous mon avis? C'est peut-être ridicule, mais je pense que le père a pris la place de la fille.

— Et Patricia, qu'est-elle devenue?

— Ah! cela, je n'en sais rien, Sir! C'est bien là le mystère qu'il vous appartient de percer, si la chose est possible. Me permettez-vous de vous poser une question sans doute indiscrète, Sir David?

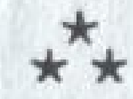
— Certainement, Kathleen! Je t'écoute.

— Aimez-vous toujours Patricia?

— Plus que jamais! Et j'en suis étonné moi-même. Si l'on ne peut vivre avec une morte, je vivrais cependant ici avec son fantôme.

— Eh bien, alors, Sir David, retrouvez-le! **Par la** puissance de l'amour.

PAR LA PUISSANCE DE L'AMOUR! Le propos de la vieille gouvernante rejoignait l'écrit du maître de Ben Dearg. Et celui-ci avait ajouté : RIEN N'EST JAMAIS FINI.



Pour satisfaire au vœu exprimé par l'oncle Randolph, j'entamai immédiatement les démarches nécessaires pour la construction d'un caveau au cimetière de Dornoch et l'exhumation des corps.

Enfin, je me décidai à scruter le fameux miroir. Bien que je fusse extrêmement sceptique à l'égard de tout ce qui touche à la sorcellerie, à la magie et aux sciences occultes en général, je ne pouvais cependant chasser de mon esprit une certaine appréhension, voire même une vague peur. Le récit de Kathleen m'avait impressionné, car il corroborait étrangement la lettre du maître de Ben Dearg. La première fois que je me vis dans cette glace, j'eus moi aussi le sentiment, accompagné d'un bizarre malaise, de ne pas me reconnaître tout à fait. Certains de mes traits me semblaient accentués, d'autres estompés. On aurait dit ma caricature émanant d'un autre monde où les miroirs seraient cruels. Etait-ce là David Mac Pherson ou bien son double, son frère jumeau venu de Mars ou de Vénus? Bref, je me déplus à moi-même. Si c'était là mon âme aux yeux de Dieu, je n'étais pas fier. Telle fut la première expérience diurne.

Je revins à minuit, l'heure propice selon Kathleen. Lorsque mes yeux se furent habitués à l'obscurité totale, je devinai vaguement ma silhouette comme une ombre grise et pâle sur un fond noir. Alors, je concentrai avec toute l'intensité possible ma pensée sur celle que j'aimais. Et je vis son image claire non pas venir de loin, mais s'esquisser d'un coup, puis se préciser et s'affirmer à côté de la mienne, et non pas en face de moi, Patricia n'était pas dans la glace! Je me retournai brusquement. Elle était derrière moi. Elle me souriait avec confiance. Elle remuait les lèvres comme pour parler, mais je n'entendis aucun son. Elle me fit signe de la suivre et s'échappa rapidement vers l'escalier. Avant que je fusse revenu de ma surprise, je la vis descendre vers les caves du château. Lorsque j'y arrivai, elle avait disparu. J'étais perplexe : mon obsession devenait-elle hallucinatoire? Ou bien avais-je réellement affaire au spectre de ma bien-aimée, autrement dit à cette enveloppe fluidique que les métapsychistes appellent périsprit? Je me gardai provisoirement d'en parler à Kathleen et, de jour, je visitai le château de fond en comble sans rien découvrir. Plusieurs fois, je renouvelai l'expérience. Chaque fois, le même phénomène se reproduisit avec quelques variantes de détail. Il n'y eut d'échec que les nuits où la lune brilla de tout son éclat. Je me perdais en conjectures, mais je crus bon de garder ce secret qui m'était doux, malgré l'extrême fugacité de l'apparition. Allais-je, comme je l'avais dit, me résigner à vivre avec un adorable spectre?

Sur ces entrefaites, le caveau fut prêt. J'appréhendais la pénible épreuve de l'exhumation. Mais ma présence était indispensable pour la reconnaissance des corps. Une double surprise m'attendait, et je ne fus pas le seul à être frappé de stupeur. Randolph Mac Donald avait bougé dans son cercueil. Indubitablement, il avait été enterré vivant. Je le reconnus sans peine, et cette fois, il était bien mort. Voilà où l'avaient mené ses expériences de fakirisme! Au-delà de la catalepsie, une suspension temporaire des phénomènes vitaux. Les fakirs eux-mêmes y succombent parfois. Je fus pris d'une sueur froide. Qu'en serait-il de la pauvre Patricia? Je n'osai regarder l'ouverture de son cercueil. Je me sentis faiblir. Un cri d'étonnement me ranima : la boîte funèbre était vide! Un constat fut dressé, et la cérémonie s'acheva sur un angoissant point d'interrogation.

C'est alors que, rentré au château, j'eus une soudaine intuition. Si le corps de Patricia n'était pas au cimetière, il devait être ailleurs. Son spectre éthéré qui me faisait signe, ne voulait-il pas m'y conduire? Je me souvins alors que Randolph avait été seul avec la morte pour la suprême veillée. Je m'expliquai avec Kathleen. Je lui décrivis les apparitions nocturnes de sa jeune maîtresse.

— J'ai fouillé complètement le château, dis-je. N'existerait-il pas une pièce secrète? Chère Kathleen, tu ne dois rien ignorer de la vieille demeure. Ah! Je t'en conjure par le Dieu vivant! Dis-moi ce que tu sais!

— Oui, Sir David, me répondit-elle, après quelques instants de réflexion. Il existe dans le sous-sol une vaste cave, dont la porte est condamnée et masquée par un vieux bahut. Je n'y suis jamais allée. Sir Randolph me l'avait interdit sous peine de déclencher, disait-il, une catastrophe. J'ai pensé

qu'il s'agissait de ses diableries et je n'ai jamais osé enfreindre la défense. Je ne l'oserais pas encore!

— Déplaçons le bahut, Kathleen! Cette nuit, je visiterai cette cave. Toi, ne bouge pas de ta chambre! Et prie le Seigneur pour Patricia et pour moi!

A minuit je me trouvai au rendez-vous devant le miroir, puisque ce n'était qu'ici et pour moi seul que la morte se manifestait. J'avais fait le vide dans mon cerveau, et Patricia le remplissait tout entier. Rapidement elle se montra, plus nette et plus éblouissante que jamais. Je la suivis. Comme d'habitude, son corps fluidique se dissipa dans le sous-sol. Qu'allais-je découvrir dans cette cave? La mort ou la vie? Ou rien? La clef rouillée grinça dans la serrure, mais la porte s'ouvrit sans peine. La flamme de ma bougie vacilla sous un souffle d'air frais. Je masquai la faible lueur avec la paume de ma main droite et j'entrai à pas de loup comme dans un sanctuaire. Au milieu des ombres mouvantes, que ma flamme faisait danser sur les murs, je distinguai, allongée sur une table, une forme couverte d'un drap blanc. C'était le corps de Patricia, intact, immaculé. La tête reposait sur un coussin. Souriante, elle semblait dormir. Vivante? Je n'en doutai pas un seul instant. Mais il ne fallait pas la réveiller trop brusquement. Ivre de joie, je la contemplai longuement et je me souvins de ce conte délicieux qui a nom : Blanche-Neige et les sept Nains. J'allais savoir si je pouvais être le prince charmant. Tendrement, avec une infinie douceur, je baisai les lèvres de ma princesse. Et alors, elle se réveilla.

Je n'ai pas besoin de vous raconter la suite. Elle se devine. Je ne vous dirai plus qu'une seule chose.

Je suis monté dans le salon, et avec un candélabre massif en guise de marteau, j'ai brisé la glace diabolique. In nomine Domini! Me croirez-vous si je vous révèle que je suis sûr d'avoir entendu un hurlement de rage?

ERNEST DEGRANGE

« Degrange est avant tout un styliste; il a le goût et le pouvoir de la phrase bien faite. Il travaille certainement beaucoup la sienne, et la preuve en est que cet effort n'apparaît jamais. La pureté et le fini de son style, avec un rien de maniérisme, relèvent à peu près complètement l'auteur d'un reproche que des censeurs sourcilleux pourraient lui adresser : une tendance à un certain érotisme. Réflexion faite, louons Degrange d'avoir traité ce thème (l'intense mélancolie de la vie humaine) dans le genre de Boccace, plutôt que selon le sombre mode de Villon ou de saint Bernard. Il y a suffisamment d'auteurs tristes et de tristes figures. » (Georges Mercier).

LES BEAUX ET LES BELLES DE LA VILLE ENDORMIE

Il est un peu plus d'onze heures, quand, au volant de ma nouvelle Jaguar décapotable, j'entre à S...

Un quart d'heure plus tard, la circulation étant particulièrement intense par cette belle journée de mai, je suis seulement au centre de la ville, à hauteur du Monument aux Morts des Deux Guerres, auquel, attention touchante, à l'endroit des noms a été réservé un emplacement pour ceux de la prochaine.

A ce moment précis, un phénomène, absolument

bouleversant, s'est produit : la ville entière s'est arrêtée.

Seul je roule, je me meus encore. Autos, vélos, tramways, passants, tout s'est immobilisé. Plus personne ne donne signe de vie, pas davantage signe de mort, car personne n'est tombé, personne n'a perdu ses couleurs. Je suis au milieu d'un peuple de mannequins. Par quel prodige des cyclistes tiennent-ils en équilibre, sans rouler? des passants demeurent-ils sur une jambe, sans se servir de leurs bras comme balancier? A l'angle d'un mur, un chien a levé la patte, semble-t-il, pour l'éternité.

Frappé de stupeur, j'ai bloqué mes freins et, un temps dont je ne pourrais évaluer la durée, j'ai attendu encore. Puis je me suis aventuré, j'ai gagné le trottoir et regardé par la vitre d'un café. Garçons et clients étaient figés dans l'immobilité sans bruit d'une scène du Musée Grévin. L'horloge marquait 11 h. 22. Comme un maniaque, je suis resté, l'œil fixé sur les aiguilles; elles n'ont pas bougé.

Je suis passé à l'immeuble suivant : une mercerie. La mercière tendait une bourse de velours noir, ornée de paillettes, à une cliente qui avançait la main sans la prendre. Toutes deux avaient la bouche entrouverte comme si elles parlaient, mais sans que remuent leurs lèvres. La cliente était assez proche de moi pour qu'il me fût possible de déchiffrer l'heure à sa montre-bracelet : 11 h. 22. C'était aussi l'heure du restaurant voisin, et du beffroi dont le faîte rococo s'apercevait par-dessus les frondaisons.

Le Jugement Dernier devait avoir sonné. Or, je n'avais rien entendu. Le plus grand silence s'était abattu sur la ville : usine dont tous les rouages avaient cessé brusquement de fonctionner. Suspen-

dus par des fils invisibles, des oiseaux faisaient du surplace sans battre de l'aile.

Non sans méfiance, je m'approche d'un cycliste; il a les yeux grands ouverts, l'air bien vivant; mais pas plus que ne le ferait une statue, il ne répond à mes questions. Il vit comme dans un rêve.

Je m'enhardis et le touche. Si peu que ce soit, j'ai rompu son équilibre : il tombe avec sa machine; sa tête et la sonnerie du vélo ont résonné sur le trottoir. Il ne se réveille pas pour autant et n'a pas l'air d'avoir rien ressenti. Il ne tente pas le moindre effort pour se relever, et ses yeux demeurent grands ouverts.

J'ai à S..., quai du Dauphin, au premier étage d'un gros immeuble, une succursale de mon cabinet d'assurances. C'est pour mon inspection mensuelle que j'y suis venu; mais sans prévenir, contrairement à mon habitude. Je compte y rester trois jours. Je ne descends jamais à l'hôtel, mais passe les nuits sur un divan-lit, dans mon bureau, séparé de celui des employés par une double porte capitonnée.

Je trouve Emile, le comptable, les deux dactylos, frappés de la même immobilité que tout le monde à S...

Emile, au guichet, se trouve en tête à tête avec un client qui sourit. Il passe à celui-ci un porte-plume pour signer une police d'assurance. Sourire et porte-plume demeurent également au point mort.

Mme Groodman, la dactylo-secrétaire, est assise devant sa machine à écrire où elle a commencé une lettre destinée à la compagnie « Les Joyeux Prévoyants ». Elle n'a pas en tout cas prévu que je la surprendrais, la jupe légèrement relevée, en train d'examiner un petit bouton rouge qui fleurit sa cuisse;

ni Mlle Angelina, occupée à décortiquer une orange, le tiroir de sa table entrouvert, dans lequel elle est, ou plutôt était, plongée dans la lecture de « Autant en emporte le vent », quand l'a surprise l'événement. Le célèbre roman-fleuve est même ouvert à la page 583. A ce moment, il me revient à l'esprit, chose troublante, l'avoir déjà surprise chantonnant: « Si l'on pouvait arrêter les aiguilles... » Eh bien! elles l'étaient, arrêtées. Dommage qu'elle ne pouvait pas se rendre compte.

Elle n'est pas seule en défaut. On n'escomptait pas ma venue pour si tôt, et on n'avait pas prévu le phénomène. Emile, qui est porté sur la boisson, a fait monté un verre de scotch du café voisin. « Le Canard Enchaîné » est déployé, bien en évidence sur son bureau.

Parfait! pour une maison qui, dans sa publicité, se targue surtout de son sérieux...

Comme je trouve sur la table de Mme Groodman un patron pour une robe qu'elle vient de couper, j'aperçois les ciseaux à côté, et, sur le parquet, des débris de tissus.

Je ne sais quel rapprochement d'idées - sans doute la coquetterie à propos de ce patron - me fait me poser cette question : « Et Madame Rissoir? »

C'est la femme du notaire Rissoir, et, sans conteste, l'une des plus élégantes et des plus jolies de S... Sa vue m'a toujours jeté dans un trouble impossible à refréner. Elle est, pour le genre d'homme que je suis, un type idéal de femme, avec, comme particularité des plus piquantes, quelque chose d'exotique, de femme des îles. Des sourcils épais, de longs cils soyeux et plumetés, un regard tour à tour dur comme l'onyx et velouté comme la mer

au clair de lune, une carnation légèrement bistre, des lèvres un peu épaisses, mais sans disgrâce; la tête plutôt ronde, admirablement posée sur un cou très droit.

Elle est, de plus, assez grande, bien moulée, avec un rien de languide dans toute sa personne, surtout dans la démarche qui est une foulée.

Est-elle, elle aussi, transformée en personnage de Musée Grévin? Elle doit, en ce cas, faire une belle statue.

Je lui ai déjà été présenté dans le monde; mais, affreusement distante, elle a toujours fait mine de m'ignorer; en sorte que des étrangers peuvent croire que nous ne nous connaissons pas; et que si je lui suis présenté à nouveau, par suffisance elle ne dira jamais que c'est chose faite depuis longtemps, ni moi, par timidité.

Peut-être mon tort est-il de ne lui avoir jamais suffisamment déguisé l'intérêt qu'elle m'inspire.

Serait-elle malheureuse en ménage, ou en amour? Elle affiche invariablement un air bougon; le seul point noir à ce ciel enchanteur.

Que de fois je me suis dit : « Si nous liions amitié, que je m'appliquerais à la débougonner! »

J'aurais peut-être l'occasion, dans la présente conjoncture, de la voir de près, de l'admirer tout à l'aise... de la toucher - oh! à peine... - en galant homme qui, pour rien au monde, ne voudrait abuser de la situation.

Je descends de mon bureau, monte dans ma voiture, retrouve la ville magiquement arrêtée, où tout, jusqu'aux feuilles des arbres, accuse cette fixité et cette raideur des étalages à mannequins et mise en scène.

Pour S..., le vœu de Faust est exaucé; le temps a suspendu son vol. Mais Faust, à coup sûr, n'en demandait pas tant.

Le plus extraordinaire, ce n'est pas l'extraordinaire, mais la façon dont nous l'acceptons d'un cœur léger; sans doute parce qu'il dépasse trop notre entendement. J'étais déjà quasiment fait à ma ville de cire.

En cours de route, je découvre, ou crois découvrir, l'explication de cette paralysie générale de la ville : un agent à poste fixe, soufflant dans son sifflet à roulette - ou plutôt, ayant soufflé, puisqu'on ne l'entendait plus - pour faire stopper une voiture, et ce avec une telle violence que, plié en trois et ayant bondi, les joues violacées et prêtes à éclater, il demeure suspendu entre ciel et terre, tel un fakir.

Ce gros sanguin, assez ventru et court sur pattes, a même fait, dans son effort, sauter un bouton de sa tunique, et, phénomène tenant lui aussi de la magie, le bouton est resté projeté en l'air, immobile, à 35 cm. du nombril du policier; et il m'étonne que ses yeux exorbités n'aient pas été projetés de même.

A cinquante mètres de là, le conducteur de la voiture, objet de ce coup de sifflet magistral, penchait par la portière une tête aux yeux non moins exorbités, et tous les conducteurs d'autos aux abords de ce carrefour en faisaient autant, exprimant, ainsi que les piétons, un saisissement qui eût été bien plus grand encore, si tous ces fantoches cocassement figés avaient pu se rendre compte, qu'ayant sauté en l'air, le policier y était resté, tout comme son bouton.

Là doit, à mon avis, être trouvée l'explication de

cette immobilisation de toute une ville : la colère, mère de tant de méfaits, de tant de crimes, de tant de catastrophes; et tout compte fait, de toutes les guerres.

Et celle de l'agent était homérique. Je n'en ai jamais vu et n'en verrai certainement jamais plus de semblable.

Il est 1 h. 25 à ma montre quand, le cœur battant, je pénètre chez le notaire Rissoir par la porte particulière. Par bonheur, elle n'est pas fermée. Dans le hall d'entrée, un grand caniche noir me reçoit, aussi immobile qu'un bateau à l'ancre. Je pousse la porte à gauche : c'est un grand salon; une porte à droite : c'est le cabinet du notaire; il est vide. Voilà, au fond du hall, une véranda : personne. A travers la grande baie, j'aperçois le jardin, et, au-dessus d'une pelouse, un pigeon suspendu comme un Saint-Esprit.

A côté, l'office... Il y a quelqu'un; j'ai un mouvement de recul et j'attends; puis n'entendant rien, je risque un œil. C'est le notaire. Je l'aperçois de dos, trapu, grassouillet, chauve, sa nuque charnue, sillonnée de plis.

Il n'est pas seul : en homme qui est pour les entrées en jouissance immédiate, il est occupé à lutiner la bonne, une main dans le corsage de celle-ci; il lui tend un billet de 1.000 que, rougissante, elle accepte.

Le fait est sans discussion possible : M. Rissoir pratique l'amour ancillaire. Voilà ce qui s'appelle le prendre la main dans le sac.

Si j'étais un délateur, je le photographierais, et même ne l'étant pas, car la chose est par trop tentante. La scène est parfaitement photogénique et

d'un bouffon irrésistible. Je n'ai malheureusement pas mon appareil, que j'emporte d'habitude avec moi en auto.

Après l'office, c'est le vestiaire. Quelle émotion! Voici, avec leurs pénétrants et animaux effluves, les manteaux de Mme Rissoir; celui de pluie, avec son col de velours brun, sous lequel je l'ai aperçue si souvent; celui de lainage écossais; celui de velours côtelé rouge, qu'elle porte avec tant de chic. Et ce manteau de chinchilla aux poils fins et soyeux, couleur d'ardoise; il doit être nouveau : je ne le lui ai pas encore vu; il dégage un arôme musqué de tabac blond, comme si elle l'avait porté il y a un jour ou deux.

Je touche, je caresse, je flaire, en y noyant mon visage, ces chrysalides odorantes, qui sont un peu elle; qui ont conservé quelque chose de sa tiédeur, de sa forme, de son odeur à elle, que je ne connaissais pas et qui est grisante.

Elle n'est pas au rez-de-chaussée; si elle n'est pas sortie, elle doit être à l'étage. Je monte un escalier dont un épais tapis amortit les pas.

Une porte entrouverte : une chambre à coucher tendue de rose avec de grandes armoires de chêne sculpté et deux lits bas, en cuivre : les lits jumeaux du notaire ancillaire et de son épouse exotique.

Dans cette chambre, une autre porte entrebâillée : le cœur me manque. C'est miroitant de glaces et de ripolin, le cabinet de toilette; et elle, assise sur une banquette, devant sa coiffeuse, en combinaison.

Je demeure interdit :

« Et toi, charme inconnu dont rien ne se défend,
» Qui fis hésiter Faust au seuil de Marguerite... »

Un crayon noir à la main, elle demeure occupée - parmi les plus exquises senteurs de lotions et de poudre - récital pour narines -, à parfaire la ligne de ses sourcils. La tête rejetée un peu en arrière, elle tient le bras replié avec grâce; l'aisselle épilée apparaît, sucrée de poudre. La combinaison, incrustée de dentelles et d'un blanc moiré, fait valoir la carnation légèrement bronzée, les formes pleines.

Je la touche, elle oscille. Si je la poussais un peu plus, elle tomberait, cuisses découvertes. Je ne veux, en aucune manière, abuser du privilège qui m'est imparti; mais la circonstance est exceptionnelle, elle ne durera peut-être plus longtemps; elle ne résulte peut-être que d'un grain de sable dans le rouage de S...; et j'ai à ma merci cette femme infiniment désirable.

Je m'accorde cinq minutes pour la contempler; elles deviennent vingt. Acrobates sans filet, que ses seins sont beaux! Dieu existe! Qu'ils sont précieux sous leur parure de dentelle, plus protectrice qu'une clôture de barbelés! Et malgré leur léthargie, qu'ils sont demeurés puissants et radioactifs!

Je ne m'octroie qu'une faveur : j'effleure de la main le dos, large et gras, lyre de volupté. A la voir habillée, je ne lui eusse jamais cru, d'une omoplate à l'autre, cette ampleur, ce déroulement de grasses terres fertiles.

Je ne pousse pas plus loin mes avantages. Le code de l'honneur n'a jamais été pour moi un vain grimoire.

Je crains de la réveiller par mes attouchements, tout réservés qu'ils soient, et par les radiations de ma propre ardeur. Car si elle venait à se réveiller, ne me reprocherait-elle pas comme un crime de

m'être introduit chez elle et d'avoir poussé l'impudence jusqu'à venir la relancer dans la pièce la plus intime de sa demeure?

L'emporter! Oui, la prendre, et la conduire à mon bureau! Que là elle se réveille! Que je la réveille! elle, seule des femmes de S..., continuant, celles-ci et ceux-là, leur étrange sommeil de Belles et de Beaux de la ville dormante. Elle ne saura comment m'en être reconnaissante. A supposer qu'une femme puisse hésiter sur la meilleure façon de remercier un homme!

Je la saisis à bras-le-corps, la hisse sur mon épaule, tête pendante. Ce n'est qu'au bas de l'escalier que je m'avise qu'elle est lourde; son poids pourtant me paraît très supportable, alors qu'une valise cinq fois plus légère m'incommoderait.

Je repasse devant l'office avec mon précieux fardeau (vieux cliché, mais n'était-ce pas un fardeau? - 70 kilos pour le moins! - et le plus précieux de tous?) M. Rissoir est toujours là, « la main dans le sac », offrant le billet corrupteur.

Je ne prends même pas la peine de cacher la scène à sa femme, puisqu'elle ne voit pas. Lui non plus n'entend rien ni ne voit; aussi n'ai-je à prendre aucune précaution pour enlever, à son nez et à sa barbe, sa compagne.

Je me fais réflexion qu'il est peu convenable d'emporter, même en auto et dans une ville endormie, une femme du meilleur monde, habillée seulement d'un vêtement de dessous. Je fais demi-tour, repasse devant l'office, dépose à terre avec précaution ma belle notairesse et lui jette sur les épaules son chinchilla, un peu court, il est vrai, mais l'essentiel n'est-il pas que le haut du corps soit recouvert?

Repassant une fois de plus devant l'office, un scrupule m'arrête : vais-je laisser ce tabellion en goguette séduire, et qui plus est, sous le toit conjugal, et à prix d'argent, une domestique qu'il va ainsi inéluctablement pousser à la galanterie, et peut-être au ruisseau?

Je repose Mme Rissoir à terre, arrache de la patte de son époux le billet de mille. Ce sera pour acheter à sa femme des crottes en chocolat. Je l'ai vue s'en gaver à une fête chez des connaissances.

Je l'ai installée à côté de moi dans la voiture.

La ville, sa faune et sa flore, continuent de dormir du même étonnat sommeil. Le beffroi marque toujours 11 h. 22.

Je traverse en sens inverse le carrefour à l'agent-fakir et aux automobilistes et piétons sidérés. La scène est restée immuable; mon agent est toujours entre ciel et terre, et le bouton de sa tunique à 35 cm. de son nombril.

Arrivé devant le bureau, j'ai laissé ma belle créole dans la voiture et suis monté voir si rien n'était changé. Tout était dans l'état où je l'avais laissé. Emile, au guichet, était toujours en tête à tête avec le client qui souriait du même sourire stéréotypé. Mon aventure me donne si chaud que je vide d'un trait le scotch de mon homme de confiance. Mademoiselle Angelina a toujours en main le même quartier d'orange, et son œil droit - car elle est affligée de strabisme divergent - vise toujours la page 583 de « Autant en emporte le vent ». Mme Groodman, devant sa machine à écrire, continue d'examiner le petit bouton rouge qui culmine plus haut que son genou.

Je redescends, reviens avec Mme Risoir sur mon

épaule, l'étends sur mon divan-lit et ferme derrière nous la double porte capitonnée.

Alors je me prends la tête entre les mains. Comment la réveiller? Comment m'y prendre pour que son réveil soit heureux, et favorable?

J'ai là, sous les yeux, chez moi, à portée de la main, sur mon divan, la plus jolie et la plus excitante femme de S..., en sous-vêtement chatoyant.

C'est peut-être de moi que va dépendre son réveil, sa résurrection; que, de l'état de mannequin à la raideur cadavérique, elle va revenir à celui de femme vivante, tiède, languide, au cœur battant; dont le sein... dont les seins se soulèveraient au rythme des émotions, et peut-être avec reconnaissance.

Et ce serait, à vrai dire, une émotion pour elle d'un ordre assez spécial que de renouer connaissance sur le divan-lit avec un homme qu'elle a toujours feint de mépriser et qui, juste retour des choses, la regarde de plus haut qu'elle n'a jamais fait.

Mais comment la réveiller?

J'essaie d'abord des passes. Vainement. Puis je souffle sur elle, comme Jéhovah souffla sur la statue de limon qu'était Adam. Sans résultat. Je lui tapote les joues avec les mains; ensuite avec le coin d'un linge imbibé d'eau.

Je la soulève légèrement, j'approche la main de la fleur de son sein. C'est peut-être le seul moyen de remonter sa mécanique. Sans profit; comme le réveille-matin dont le remontoir ne fonctionne plus.

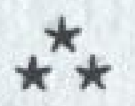
Bien qu'il soit toujours 11 h. 22 à S..., et que le soleil luise toujours de même sur la ville - arrêté par quel mystérieux Josué? -, il est à ma montre plus de minuit, et je suis recru de fatigue, brisé, comme on pense, par les émotions résultant du phé-

nomène dont je suis peut-être l'unique témoin et le seul acteur mobile.

Le divan est assez large pour deux; j'enfile mon pyjama et m'étends à côté de ma pensionnaire.

Bien sûr, je n'ai pas dormi, sinon très tard. Toutes les vingt secondes, je me demandais : est-elle encore en vie? Ou je pensais : si elle vient à se réveiller, elle aura certainement besoin de mes services.

Enfin, c'est à peine si j'ai fermé l'œil. Et puis, le fait d'être étendu en tenue de nuit auprès d'une femme en déshabillé et fleurant bon les plus capiteuses lotions...



A mon réveil, je vois ma pensionnaire, la tête tournée dans ma direction, ouvrir des yeux démesurés, tout fulgurants de points d'interrogation. J'en demeure stupide et extrêmement embarrassé. Que vais-je lui dire? Mais elle ne m'en donne pas le temps. En un clin d'œil, elle a passé son manteau, m'a envoyé deux gifles si rapides qu'elles n'en ont fait qu'une, puis a disparu. Elle m'a crié aussi quelque chose, mais si vite que je n'y ai rien compris.

Le bureau a repris son activité, mais une activité fébrile, véloce de film déchaîné. Le client n'est plus là; Emile a dissimulé son « Canard Enchaîné » en-dessous de son rond-de-cuir; il téléphone; le coup de téléphone ne dure pas un quart de seconde; et déjà, il comptabilise. Mlle Angelina a refermé son tiroir, escamoté son orange. Mme Groodman a non seulement fini de taper sa lettre, mais elle en expédie d'autres à une vitesse fantastique. Sa machine n'a

plus de tac-tac; le temps de faire « rac », la lettre est terminée. Et de son côté, Emile expédie les clients.

Les aiguilles de l'horloge tournent si vite qu'elles en sont invisibles. Il doit être à S... 6 h. du soir, car le personnel me salue et disparaît. Je n'ai absolument rien compris à ce que chacun m'a dit, tant ils parlent avec vivacité.

La ville, elle aussi, a repris son animation; et quelle animation! La nuit est tombée. Minuit sonne au beffroi, et si précipitamment que ce n'est qu'un coup.

Et le jour se lève. Les autos foncent par les rues à du 2.000 à l'heure; mais la vitesse des piétons et de leurs réflexes est multipliée d'autant; pas la mienne malheureusement, en sorte que je dois prendre mille précautions pour circuler sur les trottoirs et éviter d'être tamponné par les passants et promeneurs, qui filent à une allure vertigineuse. Impossible, à plus forte raison, de me risquer à traverser une rue ou un boulevard : autos et motos passent en sifflant comme des bolides.

Je calcule que la vie à S... va cinquante fois plus vite que la normale et qu'une journée, avec toutes ses phases, dure à peine une demi-heure.

J'éprouve, au milieu de cette fièvre, l'impression d'être devenu à mon tour immobile. Mais ce n'est qu'une impression; je bouge, je suis libre de mes mouvements, bien qu'en comparaison des habitants de S..., je me traîne comme un personnage filmé au ralenti. J'ai le sentiment de vivre à peine et d'être une tortue au milieu d'un peuple de lièvres, ceux-ci du reste me jetant au passage le regard de com-

misération qu'on a pour les infirmes.

A n'en pas douter, la divinité qui préside aux destinées de S... a voulu lui faire rattraper le temps perdu, mais un nouveau détraquement de la machine a eu pour résultat de précipiter à l'extrême le rythme de la cité.

Epuisé par ce nouveau genre d'émotions et les nerfs à bout par cette fébrilité ambiante, je me laisse choir sur mon divan.

Quand je me réveille, huit heures plus tard à ma montre, seize jours se sont écoulés à S...

Mme Groodman expédiait ses lettres : rac... rac...; Emile ses clients; Mlle Angelina, qui avait terminé « Autant en emporte le vent », était déjà au second tome de « Caroline chérie ».

Incapable de conduire à du 2.000 à l'heure, je me rends, non en voiture, mais à pied, boulevard de la Violette où habite Mme Rissoir. L'ayant vue, contemplée dans sa toilette la plus intime, étant resté étendu à ses côtés, toute une nuit, sans fermer l'œil, pouvais-je ne pas désirer plus ardemment que je ne l'avais jamais fait?

Parvenu, non sans encombres, aux abords de chez elle, je la vois sortir, mais d'un pas si précipité qu'il m'est impossible de la suivre.

Quelques jours plus tard — c'est-à-dire près d'une année pour les gens de S... —, je revins me poster devant son seuil. Un banc public se trouvant sur le terre-plein en face, je m'y installai. Une auto, conduite par un chauffeur en livrée, s'arrêta devant l'étude; le notaire et sa femme en sortirent, s'engouffrèrent dans la voiture, qui disparut subito presto.

Incapable de prendre mes repas au restaurant où j'aurais dû engloutir ceux-ci en une demi-minute, je dépose régulièrement un billet sur la table d'Emile ou de Mlle Angelina, pour qu'ils aillent me chercher des victuailles chez un traiteur voisin. J'ai dans mon bureau un petit réchaud sur lequel je fais chauffer mes plats. Mon personnel, qui me regarde avec pitié, me croyant malade, n'en revient pas de me voir, certains jours, manger sans arrêt du matin au soir, puis laisser passer plusieurs jours sans rien me mettre sous la dent.

Quelques années de S... ayant encore passé à cette cadence insensée, j'aperçois des tentures noires à la façade de l'étude. Un corbillard, des prêtres accourent, emportent un cercueil à du 200 à l'heure. Impossible de savoir qui on enterrait, si c'était M. ou Mme Rissoir, tant chaque personne que j'interrogeais me répondit avec une extrême volubilité. Chaque phrase, c'était, en moins mécanique, le «rac» de la machine à écrire de Mme Groodman.

Un faire-part à la vitrine de la papeterie où il avait dû être imprimé me renseigna : c'était M. Rissoir - décoré de je ne sais combien d'ordres honorifiques, mentionnait la lettre - qu'on avait porté en terre.

Sa femme étant libre, l'étant moi-même, il se pourrait que j'eusse plus de chance. Mais le temps de S... allait si vite, les nuits se succédaient si rapidement aux jours; les semaines, les mois, les années disparaissant comme l'éclair, je craignis que Madame Rissoir n'eût passé, comme on dit, les temps des amours, avant que j'eusse pu l'amener à composition.

J'allais souvent m'installer sur ce banc non loin de son seuil, me proposant de sonner à sa porte et

de demander à la voir, puis retenu, au dernier moment, par la crainte d'une rebuffade.

Un jour enfin, je me décidai : la domestique qui vint m'ouvrir n'était autre que la grande paysanne rougeaude que j'avais surprise en partie fine avec M. Rissoir. Elle ne me comprit pas à cause du débit lent de ma parole et, pour cette raison, me prenant peut-être pour un fou, elle me claqua la porte au nez.

Je revis plus d'une fois Mme Rissoir, d'abord en grand deuil, puis en demi-deuil, puis plus en deuil du tout, sortir, ou plutôt jaillir de chez elle comme un diable sort d'une boîte, et du pas express des habitants de S..., disparaître dans une direction pour revenir peu de temps après à la même cadence endiablée.

Quand ce rythme fou s'arrêterait-il? et s'arrêterait-il à temps? je veux dire avant que Mme Rissoir n'eût perdu sa fraîcheur, son charme, la consistance et l'élasticité de ses chairs.

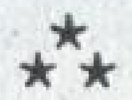
Je l'aperçus un jour, qui entrait chez un chirurgien esthétique. Constamment elle se rendait à un Institut de Beauté : je l'en vis sortir avec des cheveux plus noirs qu'elle ne les avait jamais eus. Elle ne ressemblait plus à une créole, mais à une gitane sur le retour.

Déjà elle n'avait plus ce maintien sculptural des porteuses d'amphores. Non, hélas! elle n'accusait plus cette fière allure qui faisait se retourner sur son passage. Aujourd'hui on ne se retournait plus sur elle; sinon moi qui, sentant sa beauté de plus en plus menacée, ne la trouvais que plus émouvante et comme spiritualisée.

A la longue elle se servit, quand elle sortait, d'un parapluie en guise de canne pour s'appuyer. Mais bien qu'elle frisât, et à vive allure, la soixantaine, elle était encore, selon moi, éminemment désirable.

N'empêche que j'appréhendais d'arriver trop tard. Comment, il est vrai, saisir l'occasion de lui parler? de me faire comprendre d'elle, et moi de la comprendre?

Ça faisait un peu plus de six mois, c'est-à-dire, de vingt-cinq ans à la cadence de S..., que je me trouvais dans cette ville trépidante, affolante, et que je n'arrivais pas à quitter, étant prisonnier de son rythme et de son mouvement.



Un matin, m'éveillant, je trouve S... comme par enchantement revenue à son cours normal, exactement comme si de rien n'était, et sans que personne n'eût l'air de s'en être aperçu. Je fus seul à m'étonner de l'événement et à soupirer « enfin! » avec un incroyable soulagement.

Emile, qui a décidément de plus en plus la tête d'un poivrot, me demanda s'il pouvait faire monter un scotch du café voisin. Mme Groodman, vu son âge, me dit souhaiter s'en aller; elle se plaint de divers malaises et me montre ses jambes, par l'effet des varices, aussi noueuses que le tronc du saule. Mlle Angelina, ou plutôt Mme Placart, car elle s'est mariée entre-temps, croit avoir l'appendicite à cause d'un pépin d'orange qu'elle se souvient d'avoir avalé, et qui, depuis, m'explique-t-elle avec

gestes à l'appui, lui fait mal entre l'aine et le nombril.

Il me restait maintenant à passer mon inspection, impossible ces jours fébriles, et, comme elle portait sur des années de S..., cela allait me prendre plusieurs semaines, et peut-être plusieurs mois.

Bien que noyé, submergé de besogne, une pensée surnageait, ne cessait de me harceler : Mme Rissoir. J'étais cependant incapable de m'occuper d'elle tout de suite, frappé que je venais d'être, par l'effet des événements, d'une dépression nerveuse qui allait me tenir plus de deux semaines au lit. Dès que je me sentis mieux, je courus boulevard de la Violette. J'avais un bon prétexte pour rendre visite à Mme Rissoir : des excuses à lui présenter pour l'avoir enlevée comme j'avais fait; et lui en fournir l'explication : l'espoir que j'avais caressé de la tirer, elle de préférence à tout autre, de son sommeil léthargique. Par surcroît, lui faire un récit détaillé - ce qui ne pourrait que l'intéresser à l'extrême - des deux phases par lesquelles S... était passée, et dont aucun habitant ne semblait s'être rendu compte. Pas plus que si l'Univers entier venait à grossir ou à s'amincir de dix fois son volume, personne ne s'en aviserait, comme l'a fait observer Einstein (ce qui d'ailleurs n'est pas bien sorcier).

D'un tel entretien pouvait naître, de mon interlocutrice à moi, un courant de sympathie. Un pont pouvait être jeté : il ne resterait plus qu'à le franchir.

En cours de route, je fis l'emplette d'un magnifique bouquet d'orchidées. J'en avais pour 1.000 F. - les 1.000 francs de feu M. Rissoir, que j'avais retrouvés dans la poche de mon veston.

J'arrive boulevard de la Violette, le cœur battant, on devine combien!

Une petite bonne, souriante, pas jolie précisément, mais si avenante que c'est presque un charme chez elle, vient m'ouvrir. Ce n'est plus l'espèce de campagnarde que j'avais surprise en flagrant délit de complaisance avec le notaire. Plutôt pâlotte, elle a quelque chose de gentil dans ses yeux confiants, et jusque dans ses dents qu'en souriant elle découvre toutes, un petit air aussi, peut-être, de « prenez-moi, si cela peut vous faire plaisir » (traduction libre de son si confiant sourire).

Je lui tends ma carte de visite :

— Pourrais-je voir Mme Rissoir?

— Mais... Mme Rissoir... n'habite plus ici.

— Comment!... Mais où habite-t-elle alors?

— Vous ne saviez pas?... Elle est morte, Madame Rissoir.

Et elle me sourit, même en me disant cela, mais si gentiment!

— Ce sont d'autres personnes qui habitent la maison.

— Elle est morte!... Et depuis quand?

— Oh! depuis plus de deux mois.

Et dans la candeur de ses seize ou dix-sept ans, elle ne put s'empêcher de sourire à nouveau, et même davantage, à considérer mon air, peut-être parfaitement stupide, et de me voir des fleurs de fête à la main. Il me sembla qu'elle les regardait avec convoitise. Je lui dis :

— Vous aimez les fleurs?

— Oh! oui...

— Vous les voulez?

— Si ce n'est pas vous en priver... Je les mettrai dans ma chambre, au-dessous du portrait de mon fiancé.

Je crois que j'ai fait un beau geste en les lui donnant; plus beau que M. Rissoir qui payait 1.000 F. son incursion dans le corsage de la bonne.

Mais j'ai donné aussi à cette gentille enfant quelque chose de plus précieux que des orchidées, un bon conseil : « Aimez-vous bien, tous les deux... sans perdre une minute... parce que la vie, ça passe vite ! vite ! »

POUR LES AMATEURS...

Nous signalons que les numéros polycopiés d'Atlanta (il y en eut douze) sont épuisés, ainsi que le n° 1 de la nouvelle série imprimée. Il ne nous reste, par ailleurs, que quelques exemplaires du n° 2. Quant aux n°s 3 à 11 y compris, ils sont encore disponibles, mais en petite quantité. Alors, les amateurs, ne vous laissez pas surprendre par le temps ! Vous finiriez par vous en mordre les doigts. 40 f.b. ou 4 f.f. ou s. l'exemplaire, à verser au C.C.P. Bruxelles 2198.98 de l'A.E.L.P. à Moxhe-Ciplet (prov. de Liège - Belgique).

JEAN-CLAUDE BORIGHEM

Monde étrange que celui de J.-C. Borighem.
Monde qui donne la nausée, et pourtant, monde fascinant.

L'AMOUR DE LA COLLECTION

Alignées sur une estrade, ancienne estrapade récupérée, qui les maintenait à trois mètres du sol, trois cuves pansues, tonneaux de vin grandis démesurément, contenaient le repas de midi des employés à l'Office de la Carte Routinière du Royaume. C'est à la famille Louchebem, exclusivement attachée au service des cuisines, qu'incombaient les tracas et avatars du ravitaillement. Les dix vieillards de la tribu, promus dépisteurs de victuailles, comptaient fort sur leur aspect pitoyable pour susciter la pitié et la charité des boutiquiers. Ils recevaient ainsi, au hasard de leurs déambulations à bord de leurs branloires à voiles, tous les fonds de cageots — fruits blets et légumes germés —, tous les invendus comme liqueurs éventées, pain

rassis, pâtisseries moisies. Mais c'était loin d'être suffisant. Aussi rajoutaient-ils aux effets de la charité ceux du vol, qu'ils pratiquaient à l'aide de deux instruments efficaces : un trident aux pointes d'hameçons triples et un fusil de plongée sous-marine. Dix varlets, jeunes mâles tous âgés de dix ans, vêtus de haillons qui laissaient voir une peau mordorée grâce à de récents coups de chicotte, et chaussés de patins à roulettes, dégorgeaient les prises et les jetaient pêle-mêle dans la gueule béante de l'entonnoir d'un ancien camion de la voirie municipale. Ce matin-là, ils terminèrent leur randonnée par un coup de chance. C'est sans mal qu'ils tuèrent, d'un adroit coup de pied au foie, des chiens que l'alcool des rigoles avaient tassés en boule au pied des poubelles. Le retour sur des chemins en dos d'âne, aux ornières boueuses, acheva le mélange de ces disparates. Partage triéquitable fut fait des Nourritures Terrestres. Trois étiquettes (soupe - viande - dessert) pour une même saloperie. Mais l'idée suffisait, et la persuasion par voie d'affiches.

Or donques, midi sonnait. Tous les travaux cessaient à l'Office de la Carte Routinière du Royaume. Le personnel fit entendre de concert un renvoi de dégoût. C'était la préparation au repas, l'exercice prénutritif, ordonné d'ailleurs par le Catéchisme du parfait Employé. Claude Restif, modèle des modèles, ne participait jamais aux bousculades qui étaient l'indice le plus certain de l'appétit de chacun. Pourtant ce coup-ci, il s'employa efficacement à jouer des coudes pour se placer aux côtés du couple Lavourgne. Femme d'importance par son volume, Mme Lavourgne puait la luxure, et son

appétit n'était que sexuel. Son mari devenu impuissant à force d'usage, puis maquereau, se faisait quelques suppléments sur les débordements vicieux de sa moitié. Elle avait une façon de racoler qui tenait plus du viol que de l'invite langoureuse. Même au bureau, il lui arrivait de réclamer des attouchements annonciateurs des étreintes de la soirée. Seul Claude Restif n'avait pas été l'amant de passade de la Lavourgne qui trouvait là matière à insulte, se croyant irrésistiblement désirable. « Alors, cette conduite, cette façon de me coller au train, serait-ce... ? » La Lavourgne se troublait, s'excitait...

Restif jubilait. Sa tactique prenait tournure, et c'est avec désinvolture qu'il lança ses manches de lustrine au passage dans son placard. Son ultime passion sur le point d'être réalisée ! La dernière. Et puis, se disperser, s'étaler dans les plaisirs d'une contemplation bienheureuse. Restif avait son violon d'Ingres. Il collectionnait les seins de femme. Il avait été dans tous les lits, jouant les amants de cœur. Sa collection touchait à la perfection, ou presque. Car manquait encore la clef de voûte qui donnerait à l'ensemble son caractère achevé, sa plénitude. La pièce manquante : les seins de la Lavourgne. Il touchait au but. Son plan était simple. Feindre la passion la plus forte, la plus exclusive. « Ton mari, le supprimer, j'y veillerai. — Ce soir, chez moi, à 7 heures », furent les avis dits à mi-voix, et le regard plongeait dans le décolleté de la Lavourgne. Quels seins ! Le chandail les révélait puissants, ronds et fermes. Joie. Régal. Convoitise. Plus tard. Maintenant action. Appâts lavourgnais.

Première et unique séquence. Le troupeau des gagne-petit, des tristes-à-pattes, s'ébranle gentiment et, limace à supporter toutes les bosses, se présente, sans essoufflement, devant les trois cuves. Les Louchebem sont là, nus, et qui s'épouillent en se lançant les vertes injures du répertoire familial. Indifférence à tout ce qui n'est pas pou.

Claude Restif va agir. La tête chercheuse de l'obèse et heureusement boulimique M. Lavourgne s'enfonce en groin dans l'épaisseur grasse du liquide. Rompre son point d'équilibre, le faire basculer. Restif retrouve un peu de la force et de l'agilité de son jeune âge. C'est fait. La graisse s'est ordonnée en cercles multicolores et libère les dernières sécrétions des poumons lavourgnais. Fini. Tout le monde a vu. Ni applaudissements, ni réprobation. Rien ne subsiste que l'habitude. Quant à la Lavourgne, il n'est pas dans son tempérament de pleurer la disparition d'un castrat.

Il est 7 heures. La Lavourgne enfile d'un souffle les sept étages, force la porte de Claude Restif, se dénude et trouve étrange quand même que l'employé utilise des draps en toile cirée. Mais ce n'est qu'un détail, le seul dont elle garde le souvenir, avant que l'homme nu qui se penche sur elle comme pour l'embrasser ne lui tranche la carotide d'une incision de rasoir.

Ed. resp : M. Grayn, à Moxhe-Ciplet (prov. de Liège, Belgique).